

UN AN DE GUERRE, PAR N. D. BAKER, MINISTRE DE LA GUERRE D'AMÉRIQUE

EXCELSIOR

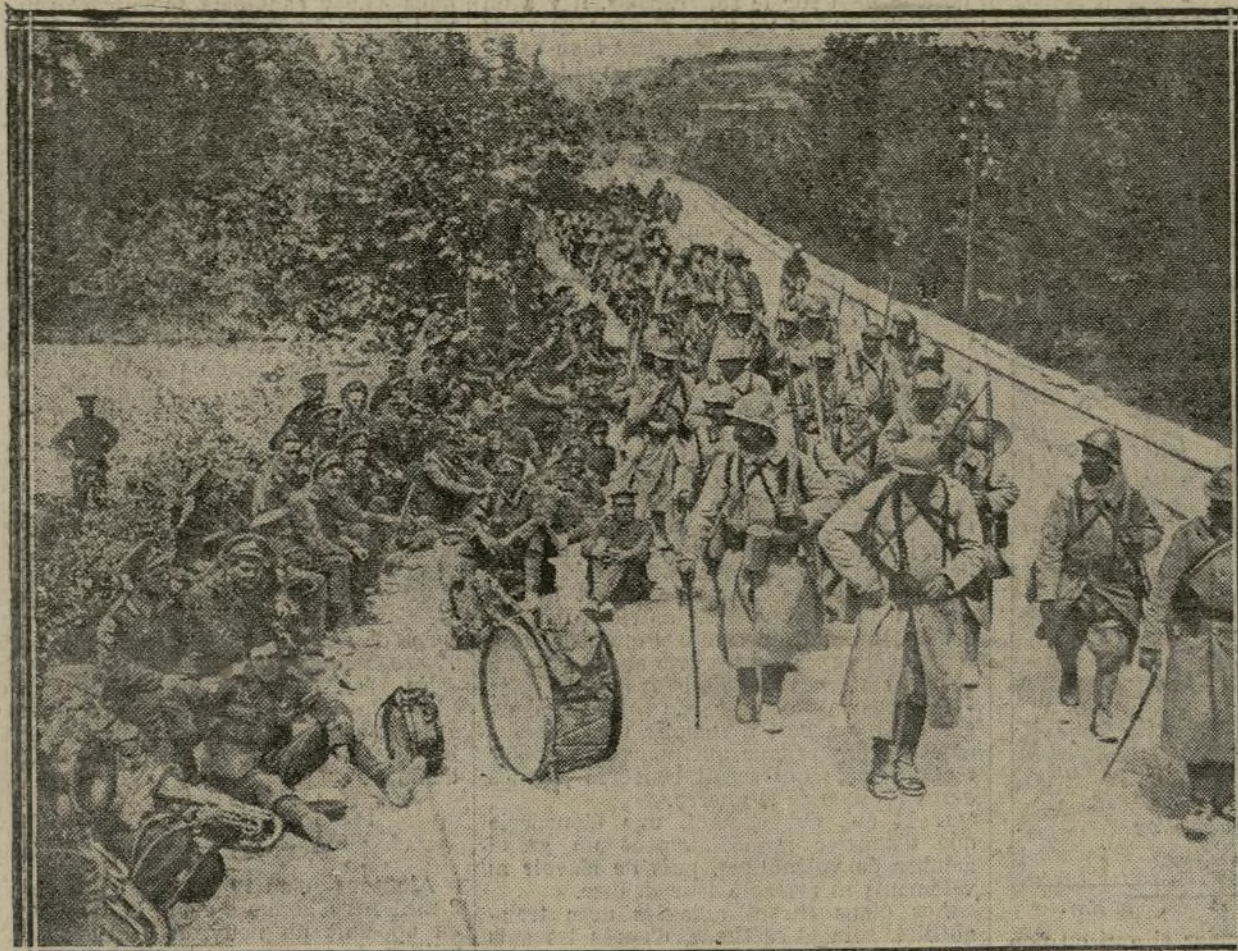
9^e Année. — N° 2.764. — 10 centimes. — Étranger : 20 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLÉON

Vendredi
14
JUN
1918

RÉDACTION & ADMINISTRATION
20, rue d'Enghien, 20. — PARIS (X^e)
Téléphone : Gutenberg 0273 - 0275 - 1500
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Étranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, Bd des Italiens. - Tél. : Gut. 12-45
:: PIERRE LAFITTE, FONDATEUR ::

LA COOPÉRATION FRANCO-ANGLO-AMÉRICAINE



FANTASSINS FRANÇAIS VENANT RELEVER UN RÉGIMENT ANGLAIS



AUTOS-MITRAILLEUSES FRANÇAISES CROISANT UN CONVOI ANGLAIS



CANADIENS SALUANT AU PASSAGE DES CAVALIERS FRANÇAIS



LE GÉNÉRAL FRANÇAIS REND LE SALUT AUX CANADIENS



BLESSÉS ENSEMBLE, ANGLAIS ET FRANÇAIS SONT SOIGNÉS AU MÊME HOPITAL
Français, Anglais et Américains s'épaulent mutuellement dans la grande bataille en cours. A notre gauche, l'armée anglaise attend le signal du chef unique pour jeter tout le poids de ses forces sur le flanc de l'ennemi. Quant aux soldats de la grande république



ASSISTÉ D'AMÉRICAINS, UN MAJOR FRANÇAIS SOIGNE UN TOMMY BLESSÉ
sœur entrés en guerre il y a un an, ils ont voulu se trouver là où le danger était le plus menaçant et recevoir le baptême du feu aux côtés des héros de la Marne, de l'Yser et de Verdun. Nouveaux venus dans la mêlée, ils sont dignes de leurs anciens

ACCALMIE SUR LA PLUS GRANDE PARTIE DU FRONT CONTRE-ATTAQUE REPOUSSÉE A NOTRE AILE GAUCHE

Depuis Courcelles jusqu'au nord de Méry, les Allemands qui attaquaient ont dû refluer sur leurs lignes de départ, après avoir subi de très fortes pertes.

Au sud de l'Aisne, la poussée ennemie échoue sur la plupart des points. Dans l'après-midi l'assaillant ne renouvelle pas ses tentatives.

COMMUNIQUÉS FRANÇAIS

14 HEURES. — DANS LA SOIRÉE D'HIER ET DANS LA NUIT, L'ENNEMI N'A PAS RENOUVÉ SES ATTAQUES ENTRE MONT-DIDIER ET LA RÉGION D'ANTHEUIL. NOS TROUPES ONT CONSOLIDÉ LEURS POSITIONS.

A NOTRE DROITE, NOS CONTRE-ATTAQUES NOUS ONT PERMIS DE REJETER L'ENNEMI SUR LA RIVE NORD DU MATZ. NOUS OCCUPONS DE NOUVEAU LA HAUTEUR DE LA CROIX-RICARD ET MELICOCQ. UNE CENTAINE DE PRISONNIERS ET DES MITRAILLEUSES SONT RESTES ENTRE NOS MAINS.

LES COMBATS ONT CONTINUÉ AVEC VIOLENCE ENTRE L'AISNE ET LA FORÊT DE VILLERS-COTTERETS. LES ALLEMANDS ONT PROGRESSÉ JUSQU'AU RAVIN À L'EST DE LAVERSINE ET ONT REUSSI, APRÈS UNE LUTTE ACHARNÉE, À PRENDRE PIED DANS CŒUVRES ET SAINT-PIERRE-AIGLE.

L'ENNEMI A PRONONCÉ UNE VIOLENTE ATTAQUE SUR LE FRONT BOURESCHÈS-BOIS DE BELLEAU. LES TROUPES AMÉRICAINES ONT BRISÉ L'ATTAQUE EN INFLIGEANT DES PERTES SÉRIEUSES AUX ASSAILLANTS ET GARDE TOUT LEUR GAIN.

23 HEURES. — AU COURS DE LA JOURNÉE, LES ALLEMANDS ONT LANCÉ UNE PUISSANTE CONTRE-ATTAQUE DEPUIS COURCELLES JUSQU'AU NORD DE MERY. PRISES SOUS NOS FEUX, LES TROUPES ASSAILLANTES N'ONT PU ABORDER NOS POSITIONS ET ONT DU REFLUER SUR LEUR LIGNE DE DÉPART APRÈS AVOIR SUBI DE TRÈS FORTES PERTES.

DANS LE MATÉRIEL CAPTURÉ AU COURS DE NOS ATTAQUES DU 11 SE TROUVENT DIX CANONS, DONT QUATRE LOURDS, ET UN TRÈS GRAND NOMBRE DE MITRAILLEUSES.

ENTRE L'OISE ET L'AISNE, JOURNÉE CALME.

AU SUD DE L'AISNE, L'ENNEMI A CONTINUÉ CE MATIN SA POUSSÉE ENTRE L'AISNE ET LA FORÊT DE VILLERS-COTTERETS. REPOUSSE SUR LA PLUS PART DES POINTS, IL A REUSSI À PRENDRE PIED DANS LE VILLAGE DE LAVERSINE. TOUTES SES TENTATIVES POUR DEBOUCHER DE CŒUVRES ET POUR PROGRESSER À L'OUEST DE LA FERME VERTEFEUILLE ONT COMPLÈTEMENT ÉCHOUÉ. L'ENNEMI N'A PAS RENOUVÉ SES ATTAQUES AU COURS DE L'APRÈS-MIDI.

AU NORD DE CORCY, L'ENNEMI, QUI AVAIT PÉNÉTRÉ MOMENTANÉMENT DANS NOS LIGNES, EN A ÉTÉ REJETÉ. NOUS AVONS INTÉGRALEMENT RETABLI NOS POSITIONS.

LUTTE D'ARTILLERIE ASSEZ VIVE DANS LA RÉGION DE L'OURCQ, VERS CHAMPLAT ET LA POMPELLE.

La nuit de mercredi a été marquée par une vive réaction de nos troupes, qui ont complètement rejeté l'ennemi de la rive gauche de la Matz, en reprenant le village de Melicocq et les hauteurs de la Croix-Ricard qui le dominent à l'ouest.

Dans la journée d'hier, une attaque de l'ennemi entre Courcelles et Méry a été complètement repoussée. Nous gardons tout le terrain conquis par notre brillante opération de lundi dernier.

Entre Oise et Aisne, la journée a été calme.

Entre l'Aisne et la forêt de Villers-Cotterets, les Allemands n'ont réussi, malgré des attaques répétées, qu'à prendre pied dans le village de Laversine. Ni la forêt de Compiègne, ni celle de Villers-Cotterets ne sont menacées par cette faible progression de l'ennemi, et cependant il n'avait pas engagé moins de cinq divisions sur ce front de neuf kilomètres.

Ainsi, au cinquième jour de la bataille, non seulement les Allemands n'ont pu atteindre Compiègne, qui était l'objectif prescrit à leur attaque, mais tout le système de défenses qui couvre la ville reste solide. C'est un échec incontestable. Aussi peut-on remarquer que les dépêches allemandes d'hier étaient d'un ton fort modéré, et avaient même la perte de « quelques canons placés en première ligne », tout en soutenant contre toute vraisemblance que nos contre-attaques auraient été repoussées.

Cependant les Allemands disposent encore de forces considérables. Ils feront certainement tout leur possible, et dans le plus bref délai, pour réparer cet échec. Mais rien ne prouve que cette revanche soit cherchée sur le même terrain.

Jean VILLARS.

(OFFICIEL FRANÇAIS). — Dans la journée du 12, nos bombardiers ont lancé sur la zone de bataille seize tonnes de projectiles et vingt-cinq tonnes dans la nuit du 12 au 13. Des cantonnements, des convois, des troupes en marche en arrière du front ennemi ont été bombardés, ainsi que les villages de Ressons-sur-Matz, Riquebourg, Orville-Soret et les régions de Boye et Guignicourt. Plusieurs incendies ont été constatés. Le même jour, sept avions ennemis ont été abattus et neuf mis hors de combat.

Pendant la première semaine du mois de juin, treize avions ennemis ont été abattus par les moyens de la D. C. A.

L'ÉCHEC DE VON HUTIER

LONDRES, 13 juin. — Les journaux et les critiques militaires remarquent avec satisfaction l'échec rapide de l'offensive lancée dimanche par von Hutier.

Le succès limité de cette offensive, et en regard des pertes disproportionnellement lourdes infligées aux divisions assaillantes, et les contre-attaques heureuses des Français, voilà les caractéristiques qui distinguent cette bataille des premières phases des précédentes offensives allemandes de cette année et qui montrent que la résistance alliée devient de plus en plus forte.

Le Daily Mail dit :

« Le fait est qu'à chaque phase de la guerre, depuis 1914, le parti militaire allemand a pu produire des calculs précis prouvant que la victoire est juste à la portée des Allemands, mais qu'à chaque phase il y eut quelque erreur fatale dans ces calculs qui les fit tourner à la confusion des prophètes. » L'état-major allemand ne tient aucun compte, chaque fois, de cette vérité que les forces morales comptent encore en ce monde. Il oublie le moral invincible de la Grande-Bretagne, de la France et de l'Amérique. »

L'OPINION DU GÉNÉRAL MAURICE

LONDRES, 13 juin. — Le général Maurice écrit dans le Daily Chronicle : « Bien que l'ennemi fut mieux préparé pour remplacer ses pertes en hommes, à

l'ouverture de la campagne, ses ressources en effectifs sont loin d'être inépuisables ; mais, comme il cherche de gros et rapides résultats en compensation de ses efforts, la dernière chose qu'il attende, c'est un petit profit pour un prix élevé. » Etant donné que ses réserves diminuent sans cesse, puisqu'il faut des divisions nouvelles pour alimenter la ligne de combat et des hommes nouveaux pour remplacer les pertes subies, Hindenburg doit



anxieusement se demander si, oui ou non, il est assez fort pour mener deux grandes offensives, l'une contre le front principal britannique et l'autre contre Paris.

Le prince Rupprecht, dans le Nord, n'a pas bougé ; il est encore trop tôt pour dire qu'il ne bougera pas, mais il semble raisonnable d'affirmer que les Allemands sont arrivés à un moment où ils se sentent incapables de continuer leur pression sur Paris dans la même mesure que précédemment, et d'exécuter en même temps une attaque contre le front britannique sur le pied qu'ils semblaient l'avoir envisagée encore récemment. Je ne crois pas que le prélèvement sur les réserves de Rupprecht ait été jusqu'ici sérieux et qu'il ne reste pas capable de faire des attaques sur une grande échelle.

LES "AMEX" AU BOIS DE BELLEAU

Le correspondant spécial de l'agence Reuters auprès des forces américaines en France télégraphie le 12 juin :

Le beau travail des Américains dans le bois de Belleau fut complété ce matin par la capture par assaut de la puissante position de mitrailleuses qui jusqu'ici avait tenu dans le coin sud-est jusqu'au moment de sa capture. Il ajouta grandement au total de 35 mitrailleuses et 4 mortiers de tranchées ; une grande quantité de fusils, de munitions et d'équipements ont été capturés en même temps que 400 à 500 prisonniers. Ces derniers déclarent que les 28^e et 27^e divisions allemandes, qui avaient combattu pendant ces quatre derniers jours, avaient perdu de 40 à 50 0/0 de leur effectif.

LE GESTE D'UN GÉNÉRAL AMÉRICAIN

Les opérations qui depuis quelques jours se déroulent dans la région de Château-Thierry ont affirmé définitivement la solidarité qui unit dans le combat les troupes françaises et les troupes américaines : cette solidarité se manifesta dès le début de la coopération par un geste aussi éloquent que spontané.

La vague allemande déferlait sur tout le front d'attaque tout en accentuant sa poussée vers Château-Thierry ; alors s'organisa cette admirable défensive de la ville de La Fontaine. Les divisions, choisies parmi nos meilleures unités, déployèrent leurs lignes de combattants au sud de Oulchy-le-Château, de Fère-en-Tardenois, et, tenaces, s'accrochèrent à l'ennemi, qui devait payer très cher chaque mètre de terrain. On ne pouvait encore endiguer le flot envahisseur, mais notre résistance, de plus en plus ardente, en réduisait chaque jour les ravages. Pourtant, dans la nuit du 11^e juin, après deux jours de combats incessants et de luites pied à pied, la situation, si elle permettait tous les espoirs, ne cessait pas d'être dure. L'ennemi poussait en force. Un régiment de la division qui s'était couverte de gloire à l'Hartmannswiller défendait à peine les passages du Clignon. Un groupe de chasseurs à pied, magnifiques soldats de Verdun, repoussa à coups de fusil de violentes attaques allemandes. Un autre régiment d'infanterie, composé en grande partie de gars du Bugey, défendait pied à pied Hautevesnes, après avoir couvert de cadavres allemands la cote 172 et le signal d'Orme. C'est au matin du 2 juin que le colonel de ce dernier régiment reçut la visite d'un général américain qui venait s'informer de la situation. Notre résistance sur ce point se fixait entre le moulin de Gandell et Belleau, en passant par Bussières et Corcy. Ainsi se constituait rapidement l'ossature d'une position qui devait bientôt nous permettre d'attaquer à notre tour et de réagir.

Le colonel français, dont le régiment tenait merveilleusement, émit pourtant quelques craintes sur la gauche de son groupement, et plus particulièrement pour le ravin à l'ouest de Veully, dans lequel on avait dû prélever des troupes. Le général américain répondit simplement que, devant l'heure de son entrée en ligne, il mettait un bataillon de ses fusiliers marins, unité d'élite, à la disposition du groupement. Ce bataillon fut aussitôt poussé vers Plémont, et son chef vint prendre les ordres du colonel français pour son emplacement.

IL Y A UN AN LES PREMIERS AMÉRICAINS ARRIVAIENT EN FRANCE

M. NEWTON D. BAKER

Ministre de la Guerre des États-Unis

EXPOSE ICI LE PRODIGIEUX EFFORT MILITAIRE RÉALISÉ PAR L'AMÉRIQUE

Peu d'entre nous connaissent vraiment la guerre quand nos premiers soldats ont posé le pied sur le sol français, il y a un an. Nous avions un petit nombre de vrais officiers, un corps de réguliers bien exercés et quelques unités de gardes nationaux qui avaient été récemment mobilisés.

Nous possédions quelque expérience en ce qui concerne la fabrication des munitions. Enfin, nous étions soutenus par un peuple de 110 millions d'âmes. Tout Américain loyal brûlait du désir de jouer son rôle et s'était rallié au président et au drapeau dans cette circonstance d'une importance vitale.

Notre tâche était claire. Nous avions à former, dans le délai le plus bref possible, une armée considérable, développée harmonieusement dans toutes les branches de ses services.

En guerre, il faut compter avec deux facteurs positifs : les effectifs et les munitions, et avec deux facteurs négatifs : le temps et l'espace.

Nous devions unifier ces facteurs et les rendre interchangeables, afin que les hommes et les munitions coïncidassent dans l'espace en temps voulu.

La guerre était engagée ; c'est à mi-chemin du but que nous entrions dans le conflit. Il n'était que naturel que nous fusions prêts à suivre les avis et les conseils de nos collègues anglais et français.

Is nous mirent en garde contre le danger qu'il y aurait à remplir trop rapidement un programme qui pourrait sembler tentant, mais qui serait renversé par les dures réalités de la guerre.

C'est été, évidemment, une étourderie que d'appeler immédiatement un grand nombre de volontaires, puis de n'avoir ni vêtements ni armes à leur donner.

Nous plans furent exécutés avec tranquillité, soin et méthode, d'après les avis des hommes qui avaient préparé la création des armées américaines.

Vu la nécessité de faire vite, nous avons pu commettre des erreurs pendant notre première année de guerre, mais heureusement il n'y eut aucune erreur capable de nuire à la mobilisation, à l'équipement et à l'instruction de l'armée, non plus qu'à son transport en France.

La levée des troupes

Voici, sommairement relatée, l'œuvre accomplie par le ministère de la Guerre pendant cette première année de guerre.

Notre tâche consistait à coordonner la puissance en effectifs avec la puissance en munitions et à les adapter toutes deux à ce que j'appellerai la puissance en tonnage, afin d'arriver à ce résultat final : la puissance militaire.

Il fallait donc remplir le programme de notre puissance en effectifs sans déranger le programme de notre puissance en munitions et sans que l'une ou l'autre dépassât notre puissance en tonnage.

On présenta au Congrès la conscription par sélection comme la méthode la meilleure, la plus économique et la plus rapide de lever nos armées. Le Congrès reconnut la sagesse de cette mesure, et, le 18 mai 1917, le président signa le décret du service par sélection.

Au 5 juin, près de dix millions d'hommes âgés de 21 à 31 ans se trouvaient inscrits pour le service. Nous étions donc assurés d'une inépuisable réserve d'hommes.

Notre jeune population masculine fut groupée et classée de façon à répartir le fardeau de la guerre aussi également que possible sur tout le territoire des États-Unis et à former notre puissance en effectifs sans gêner inutilement la vie économique du pays. Notre armée nationale allait voir le jour. La première fraction devait en être de 500.000 hommes.

Loger ces troupes était déjà un problème. En trois mois, la division des cantonnements au ministère du quartier-maître général construisit 16 cantonnements dont chacun était vraiment une petite ville comprenant 1.400 bâtiments séparés et pouvant loger 47.000 hommes. C'est là une des choses les plus remarquables accomplies pendant cette première année de guerre.

La construction de ces 16 cantonnements comprenait plus de vingt-deux mille bâtiments de plusieurs modèles. Dans les différents contrats, les bénéfices des adjudicataires ne se montaient qu'à 2,8 0/0.

On se rendra mieux compte de l'immensité du projet mis à exécution quand on saura qu'on a employé pour ces constructions environ 220 millions de mètres de bois de charpente, et qu'on a livré aux cantonnements plus de 80.000 wagons de matériel et de meubles.

Pour fournir d'officiers notre armée nationale, seize camps d'instruction pour les

officiers ont été installés. Le premier fut ouvert le 15 mai 1917, et pendant trois mois 44.000 candidats fournirent un travail intensif afin de se disputer l'honneur d'obtenir immédiatement un commandement dans nos armées. A la fin du cours, en août, 27.341 reçurent leurs galons. Une seconde série de 23.000 hommes environ fournit au 27 novembre 17.257 officiers. Enfin, de nouveaux cours commencés le 5 janvier dernier se sont terminés en avril.

Comme résultats, quand les premiers éléments de notre armée nationale rejoignent leurs cantonnements, en septembre dernier, ils trouveront des camps prêts à les recevoir et des officiers pour les instruire.

Pendant que se créait notre armée nationale, sans perdre de temps, nous envoyions en France les unités de notre armée régulière et de notre garde nationale.

Dès le 13 juin 1917, notre premier contingent débarquait en France, bientôt suivi par d'autres. L'armée régulière augmenta rapidement : de 5.791 officiers et 121.797 hommes elle passa à 10.698 officiers et 503.142 hommes ; la garde nationale, de 3.733 officiers et 76.713 hommes à 16.893 officiers et 431.583 hommes, tandis que le corps de réserve du service actif comptait 77.360 hommes au lieu de 4.000.

En résumé, les forces de l'armée des États-Unis, à partir du 6 avril 1917, avaient passé de 9.524 officiers et 202.510 hommes à 123.801 officiers et 1.528.924 hommes.

Trois millions d'hommes sous les drapeaux

Ajoutons qu'au 1^{er} juin 1918 on comptait 2 millions d'hommes sous les drapeaux, et on appelait un nouveau contingent d'un million de recrues.

La majorité de ces appels sont destinés à la ligne de feu, mais cependant la guerre moderne exige un grand nombre d'hommes habiles dans les unités techniques et les autres branches du service qui demandent des aptitudes spéciales.

C'est pourquoi il a été fait un recensement très intelligent de notre nouvelle armée. Dans chaque cantonnement se trouve une commission expérimentée chargée d'examiner les recrues et de dresser pour chaque soldat une fiche indiquant ses occupations dans le civil, son degré d'instruction et les préférences qui le dirigent vers tel ou tel service. On peut ainsi assigner à chaque homme l'emploi pour lequel il est le mieux qualifié.

La force d'une armée dépend directement de la santé des troupes. Ici, cette grande responsabilité est placée entre les mains du service médical de l'armée. Cette branche du service comprend maintenant près de 20.000 officiers et une centaine de mille hommes. Au commencement de la guerre, l'armée comptait 373 infirmières ; elle en a maintenant près de 25.000, et elle arrivera probablement à une quarantaine de mille. L'activité du département médical de l'armée est multiple. Son œuvre ne se borne pas à organiser les hôpitaux et les ambulances, non plus qu'à un travail général en pathologie, en thérapeutique et en chirurgie, mais elle doit, avant tout, par une prophylaxie bien entendue, maintenir nos troupes en bonne santé, ce qui est plus important même que de panser les blessés. De plus, le service médical doit inspecter les provisions de bouche et étudier la valeur nutritive des rations distribuées, suivant les conditions climatiques et le travail fourni.

La division psychologique s'occupe de faire examiner tous les enrôlés, officiers ou hommes, au point de vue de leurs capacités mentales ; elle sélectionne ceux qui seront les mieux qualifiés pour telle ou telle tâche, elle élimine dès le début ceux qui ne pourraient supporter l'énervement du combat.

Le problème des munitions

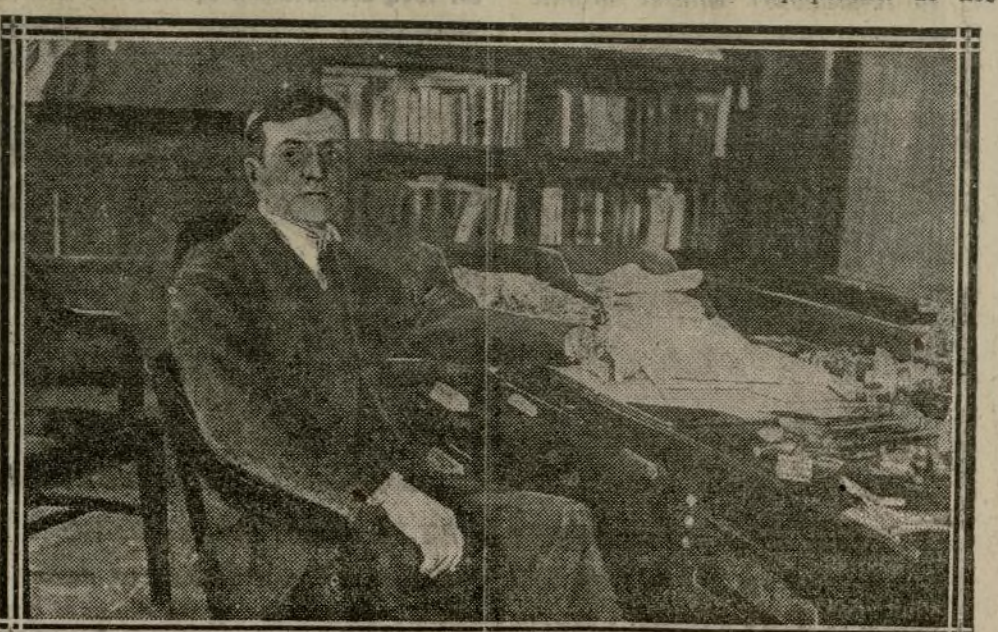
Le problème de la puissance en munitions n'est pas moins complexe. Les questions techniques sont résolues par les meilleurs experts du pays.

Il faut beaucoup de temps pour faire des canons lourds. Grâce à l'admirable organisation industrielle de la France et de la Grande-Bretagne, la production d'artillerie de campagne ainsi que d'artillerie moyenne et lourde a été établie sur une échelle tellement vaste que, dès le mois de décembre dernier, nous fûmes avertis que toutes les divisions américaines qui arriveraient en France en 1918 seraient immédiatement pourvues des meilleurs modèles de canons anglais et français.

Afin de faciliter l'équipement de nos



LA PLACE DU PONT-DE-LA-VILLE, A CŒUVRES



M. NEWTON D. BAKER DANS SON CABINET DE TRAVAIL

Ayuntamiento de Madrid

5 HEURES DU MATIN DERNIÈRE HEURE 5 HEURES DU MATIN

LE COMITÉ DES SOVIETS DÉCLARE LA GUERRE CIVILE

Après les discours de M. Lénine et de M. Trotsky la lutte contre la bourgeoisie a été votée.

Moscou, (sans date). — Le Comité exécutif central des Soviets a tenu une grande séance consacrée à la crise du ravitaillement. M. Lénine, dans un long discours, a insisté sur la nécessité du maintien du monopole d'Etat pour la vente du pain, malgré l'opinion publique, qui déclare que cette mesure est la source de tous les maux actuels.

M. Lénine a défendu énergiquement son projet comportant l'envoi de détachements d'ouvriers armés dans les villages pour forcer les paysans aisés à se conformer aux prescriptions.

M. Lénine, en terminant, s'est prononcé catégoriquement en faveur d'actes de violence à l'égard de la bourgeoisie.

M. Trotsky, qui a pris ensuite la parole, a confirmé que le pouvoir des Soviets se base sur la guerre civile. Il a crié : « Hourra ! » en l'honneur de cette guerre, que toute l'assemblée a acclamée à son tour.

Le Comité a voté ensuite une résolution approuvant la décision du gouvernement de lancer des ouvriers armés dans la lutte contre la bourgeoisie rurale.

Les ouvriers de Petrograd contre le Soviet

Moscou, 13 juin. — (Retardée en transmission.) — Une assemblée générale des délégués de toutes les fabriques et usines de la ville et de l'arrondissement de Petrograd a voté une résolution invitant les ouvriers à faire grève pour protester contre la politique actuelle du gouvernement soviétique et du commissariat des Affaires étrangères. (Havas.)

Un record financier

Au cours des observations qu'il a présentées au Sénat dans la discussion à laquelle a donné lieu, hier après midi, la loi de finances, M. Klotz a fourni sur les souscriptions de Bons de la Défense Nationale des chiffres qui ont été soulignés par les applaudissements répétés de l'Assemblée.

Alors que le record était jusqu'à présent détenu par le mois de mai 1916, avec 1.231 millions, le montant des émissions, déduction faite des remboursements et renouvellements, s'est élevé, pendant le mois de mai dernier, à 1.532 millions.

Pour Paris seul, le produit net a été de 926 millions contre 805 dans le plus favorisé des mois écoulés depuis le début de la guerre.

Ces chiffres empruntent aux circonstances qu'ont traversées la France et sa capitale une éloquence particulière. C'est la preuve éclatante que le public a la ferme volonté de subvenir aux charges exceptionnelles qu'impose à notre trésorerie l'effort suprême de la guerre, soutenu par l'afflux sur notre sol des armées alliées. Ce magnifique apport de l'épargne française est le meilleur témoignage de la confiance du pays dans ses destinées.

Avant la fin de l'année 1.500.000 Américains combattront en France

NEW-YORK, 13 juin. — Au début de mai, M. Baker annonçait que plus de 500.000 Américains se trouvaient déjà en France.

Avant-hier, à l'Ecole militaire de West-Point, il déclarait que 700.000 « Amex » avaient débarqué dans les ports français. Avant le milieu de l'été, le chiffre des troupes américaines combattant aux côtés des Alliés s'élèvera à 1.000.000 et avant la fin de l'année il sera porté à 1.500.000.

Une offensive navale allemande est possible

WASHINGTON, 12 juin. — On s'attend de plus en plus, dans les milieux maritimes, à une très prochaine offensive navale allemande. Des télégrammes officiels de Suisse confirment un redoublement d'activité dans les cercles navals d'Allemagne.

Si cette éventualité se produit, on pense que la flotte américaine participera aux opérations. (Radio.)

NOUVELLES BRÈVES

Le nouveau représentant de la Suède. — Le comte Ehrensvard, ministre intérimaire à Berne, a été nommé ministre de Suède à Paris, en remplacement du comte Fersen Gyldenstolpe, démissionnaire.

L'affaire Humbert. — Le lieutenant Jousselin a entendu, hier matin, M. Renier, agent de publicité. L'après-midi, le rapporteur a de nouveau interrogé M. Charles Humbert.

Spéculation sur le change. — Les deux courriers de cabinet arrêtés pour trafic de numéraire n'appartiennent pas à la « carrière ». Ce sont deux « convoyeurs », mobilisés à la 30^e section de secrétaires d'état-major et détachés à la légation de Berne : le capitaine Maurice-Félix Charrier, 45 ans, et le soldat Jean-André Peyraud, 23 ans.

LES TROUPES ALLEMANDES PARAÎSENT ÉPUISEES

Malgré l'emploi de formations massives elles n'ont pu entamer notre front entre Soissons et la forêt de Villers-Cotterets.

FRONT FRANÇAIS, 13 juin. — Dans le secteur de Montdidier-Noyon, la nuit précédente et la matinée d'aujourd'hui ont été marquées par l'activité des troupes allemandes et la passivité des troupes françaises, qui, arrivées au quatrième jour de leur violente offensive, paraissent épuisées. Le matin, nous avons lancé une contre-attaque sur les positions occupées hier par les Allemands, en bordure du Matz. Cette opération, qui a pleinement réussi sur le point où s'était exercée la plus violente et la plus dangereuse pression de l'ennemi, n'a encore subi aucune réaction.

Sur notre aile droite, nous assistons à la continuation des efforts entamés hier par l'ennemi pour contourner la forêt de Villers-Cotterets. Arrêtés dans leur progression vers Compiègne, les Allemands ont tenté, ce matin, avec de nouvelles forces, d'enfoncer nos lignes au sud de la route de Soissons à Compiègne. Alors que la densité de leurs formations les plus massives était jusqu'à présent d'une division par deux kilomètres au maximum, les Allemands, pour forcer irrésistiblement le succès, ont lancé leur assaut avec cinq divisions, sur un front de six kilomètres seulement. Bien que nos troupes fussent encore très inférieures en nombre, ils ont été arrêtés net à quelques centaines de mètres en avant de Laversine dont ils n'ont pu s'emparer.

Les Allemands attendaient de cette offensive les plus brillants résultats. Lancée avec la plus grande violence par des forces très denses, elle devait réussir à faire tomber notre résistance entre Soissons et la forêt de Villers-Cotterets, en ouvrant à l'ennemi la route de Soissons à Compiègne, qu'il savait pu atteindre grâce à l'avance de son aile droite enrayée par nos contre-attaques.

Outre les pertes énormes encore subies par les Allemands, cette opération, qui aurait dû décider du sort de l'offensive du 9 juin, se trouve réduite à néant.

Dès à présent toute inquiétude semble bannie.

Quant à l'offensive de l'aile gauche adverse, déclenchée hier, elle semble déjà maîtrisée après ne lui avoir procuré, au prix d'un nouvel affaiblissement, que des résultats insignifiants.

Un brillant succès de l'armée d'Orient

OFFICIEL FRANÇAIS. — Les opérations sur les monts Kamia et Lenia se sont poursuivies avec succès.

À droite, nos éléments avancés ont progressé sur la crête du Cora Top jusqu'à la source du Skumbi et sur Kulsiti.

Au centre, nous avons pénétré dans Sinapente où nous avons pris de nombreux approvisionnements de vivres et de munitions.

A gauche, nous tenons Gopés. Nous nous organisons sur le terrain conquis.

L'avance réalisée est de quinze kilomètres en profondeur sur dix-huit de large ; nous avons conquis onze villages ; le nombre des prisonniers s'élève à trois cent dix.

22 avions ennemis descendus par les Anglais

OFFICIEL BRITANNIQUE. — Le 12 courant, sur le front français, nos escadrilles ont fait surtout des patrouilles, cherchant les appareils allemands et les attaquant partout où ils se trouvaient. Elles ont détruit quinze avions ennemis, quelques-uns d'entre eux sont tombés en flammes tandis que d'autres se sont brisés dans les airs.

Un de nos appareils de ce secteur manque. Sur le front anglais, beaucoup de reconnaissances aériennes, de photographie et de réglages ont été exécutés. Nous avons perdu deux appareils et en avons détruit cinq. Deux autres appareils ennemis ont été forcés d'atterrir désemparés. Un ballon d'observation allemand a été abattu en flammes.

Nous avons jeté vingt-deux tonnes de bombes pendant la journée : les principales objectifs visés ont été l'embranchement de Don, le chemin de fer de Courtrai à Armentières et à Chaulnes, le dépôt de Bapaume et les docks de Bruges.

Le soir, le temps a été défavorable pour les vols.

Le soir, le temps a été défavorable pour les vols.

Espionne condamnée à mort

GRENOBLE, 13 juin. — Le conseil de guerre a condamné à mort, pour espionnage, Mlle Sidonie Ducret, âgée de vingt et un ans, originaire de Bernex (Haute-Savoie).

Étant bonne d'hôtel à Genève, elle était entrée en relations avec un agent de l'espionnage allemand à qui elle fournissait, moyennant rétribution, des renseignements relatifs à la composition de nos armées et aux points de chute des obus sur la région parisienne. (Havas.)

LA PAIX ALLEMANDE DÉFINIE PAR NOS ENNEMIS

Pour stimuler le moral de ses soldats l'état-major leur promet des annexions et des bénéfices.

FRONT FRANÇAIS, 13 juin. — Récemment, nos troupes ont trouvé dans une tranchée reconquise un document officiel allemand par lequel nos ennemis s'attachaient à faire miroiter, aux yeux de leurs soldats, des promesses de « paix allemande ».

S'il n'a pas l'importance d'un document diplomatique, qui pourrait, après tout, n'avoir que la valeur d'un chiffon de papier, il a, par contre, le mérite d'exprimer nettement la portée des ambitions allemandes, et de faire connaître les espoirs dont se nourrit la Germanie, faute d'aliments plus substantiels.

Les conditions minima de la paix allemande définies dans ce libelle sont les suivantes :

La Belgique, en particulier la côte de Flandre avec Anvers, restera sous la dépendance militaire, économique et politique de l'Allemagne ;

La liberté des mers sera réellement établie pour tous les peuples : les colonies allemandes seront rendues avec agrandissement.

Le bassin minier de Briey et de Longwy, qui a fourni à la France ses armes pour l'attaque, deviendra allemand.

Les frontières de l'Allemagne devront être telles que la défense en devienne plus facile ; les anciennes provinces allemandes de la Baltique seront incorporées.

Contrées nouvelles à coloniser : la Courlande, la Lithuanie, les confins de la Russie, la Livonie, l'Esthonie.

Le document se termine par ces conclusions :

Par une paix allemande : 5 milliards de dettes, avant comme après la guerre ;

75 marks par habitant ;

36 marks d'impôts d'empire par habitant ;

Fortune du peuple allemand : 400 milliards de marks.

C'est à ces conditions que l'Allemagne consentirait à offrir la paix aux gouvernements alliés.

Le comte Burian a terminé sa mission

Le comte Burian est reparti pour Vienne après avoir fait visite à Berlin. Cette visite n'a pas été de pure courtoisie. Une note officielle fait savoir que le ministre commun des Affaires étrangères d'Autriche-Hongrie a eu des conversations avec les dirigeants allemands, au sujet de l'approfondissement et de l'extension de l'alliance.

Aucun résultat définitif ne s'est dégagé de ces rapides entretiens, et le communiqué en convient volontiers. Seul un accord de principe a été obtenu. La note ajoute que cet accord « justifie l'espoir » d'une solution prochaine et satisfaisante pour tous les intéressés.

Il est donc certain, et les termes mêmes de ce communiqué le laissent transparaitre, qu'il y a des résistances à la fusion. Elles émanent surtout des milieux industriels hostiles dans les deux empires à la fusion douanière. Mais peut-être le comte Burian aurait-il été plus empressé à donner sa signature si les armées allemandes, sur le front occidental, avaient remporté des succès plus éclatants et faisant prévoir la victoire définitive promise par Ludendorff. — J. B.

Les mesures de précaution pour la défense de Paris

Le président de la commission de l'enseignement et des Beaux-Arts a donné, hier, connaissance à cette dernière d'une communication du ministre de l'Instruction publique, relative à l'évacuation des objets d'art dans la zone des armées, ainsi qu'aux mesures prises pour l'évacuation des œuvres d'art de la région de Paris.

De son côté, le groupe des députés de la Seine a entendu un exposé préliminaire des rapports de MM. Henry Paté, sur la défense militaire de Paris, et Albert Thomas, sur le matériel de guerre.

Au Conseil municipal

Les membres du Conseil municipal de Paris se sont réunis hier dans le cabinet du président.

Le bureau a exposé à l'assemblée l'état des travaux accomplis pendant l'intersession. MM. Mithouard et Deslandres ont tenu leurs collègues au courant des démarches faites auprès des pouvoirs publics et de divers accords intervenus. D'autre part, un compte rendu a été fait des différentes mesures déjà prises ou préparées par les commissions compétentes du Conseil municipal et évoquées par le groupe des députés de la Seine.

Après un échange de vues, l'assemblée a donné mandat à son bureau de prendre, d'accord avec les commissions, toutes décisions nécessitées par les circonstances.

LE PROFESSEUR JEAN POZZI BLESSÉ MORTELLEMENT PAR UN DE SES MALADES

Il reçut trois balles de revolver et expira peu après à l'ambulance Astoria.

Un de nos maîtres chirurgiens, le professeur Jean Pozzi, vient de tomber sous les coups d'un ancien client, M. Machu, commis à la sous-direction des contributions indirectes de Saint-Omer, qui lui reprochait de ne l'avoir pas guéri.

Ce malade, qui habite actuellement Boulogne-sur-Mer, avait, à maintes reprises, réclamé une seconde intervention chirurgicale, que le professeur Pozzi estimait inopportune.

Après avoir essayé de faire entendre raison au malade, le célèbre chirurgien avait



LE PROFESSEUR POZZI.

renoncé à toute correspondance avec M. Machu qui, il y a un huitaine, annonçait son arrivée à Paris vers le 15 juin.

Cet homme est fou, avait déclaré le professeur Pozzi : je ne veux plus l'occuper de lui.

Hier, à deux heures de l'après-midi, M. Machu se présentait 47, avenue d'Iéna, au domicile du chirurgien qui venait de sortir. Revenu vers cinq heures, il attendit le professeur Pozzi, qui ne rentra qu'à six heures.

La femme de confiance, Mlle Kelly Rotha, en venant chercher M. Machu, fut effrayée de son attitude.

Le professeur Pozzi voulut recevoir quand même le malade, qui déclara tout aussitôt en récriminations violentes.

Puisque vous n'avez pas confiance en moi, déclara alors l'opérent chirurgien, je vais vous adresser à un de mes collègues, qui saura peut-être vous guérir.

Alors que le professeur Pozzi prenait place à son bureau pour rédiger un mot de recommandation, M. Machu sortit de sa poche un revolver et, par trois fois, fit feu presque à bout portant.

L'un des projectiles atteignit mortellement au ventre le professeur Pozzi, qui fut également touché au bras gauche et à la hanche.

Transporté à l'ambulance Astoria, le célèbre chirurgien succomba trois heures plus tard.

Profitant du désarroi, le meurtrier s'était fait justice en se tirant un coup de revolver à la gorge.

Né à Bergerac le 3 novembre 1846, le professeur Jean Pozzi fit ses études à Pau, à Bordeaux, puis à Paris, où il fut élève de Broca.

Interne des hôpitaux en 1869, agrégé en 1875, chirurgien des hôpitaux et professeur de la Faculté en 1877, Jean Pozzi installa le service de gynécologie modèle de « Hôpital Lourcine », dont il fut nommé chirurgien en chef en 1883.

De nombreuses missions à l'étranger lui furent confiées : c'est lui qui fit connaître les découvertes du professeur Carrel.

Le professeur Pozzi, président de la Société de chirurgie, et vice-président de l'Académie de médecine, grand-officier de la Légion d'honneur, fut sénateur de la Dordogne de 1908 à 1912.

LA GUERRE AÉRIENNE

Si on rapproche les communiqués actuels de ceux des premiers mois de guerre, on ne peut manquer d'être frappé par la progression constante du rôle de l'aviation.

Au début, quelques reconnaissances par un petit nombre de pilotes, sur de rares appareils, et c'était tout. Aujourd'hui, des pages entières sont consacrées dans les journaux aux efforts de la lutte aérienne. Un jour, c'est un aviateur français qui, en quelques minutes, abat six appareils ennemis. Le lendemain, ce sont les Anglais qui, en 24 heures, détruisent 23 avions allemands, dans de loyaux combats, tandis que l'ennemi attend l'heure des ténébres pour envoyer ses escadrilles jeter leurs bombes sur les femmes et les enfants de Londres ou de Paris.

Dans les mois qui vont suivre, il faut que cette supériorité des flottes aériennes de l'Entente sur celles de l'ennemi s'accroisse encore davantage, afin de peser de tout son poids sur la décision de la guerre. A ce but, tous les Français doivent concourir, les jeunes en allant grossir la glorieuse phalange des pilotes ; les hommes, plus âgés, à qui la route de l'air est interdite, en contribuant pour multiplier la confection des appareils. Ils n'ont, pour cela, qu'à placer leurs fonds disponibles en Bons de la Défense Nationale.

ON DEMANDE UN COMMERÇANT

très au courant pour diriger importante coopérative d'alimentation et fournitures. S'adresser au Petit Parisien, 18, rue d'Enghien.

très au courant pour diriger importante coopérative d'alimentation et fournitures. S'adresser au Petit Parisien, 18, rue d'Enghien.

très au courant pour diriger importante coopérative d'alimentation et fournitures. S'adresser au Petit Parisien, 18, rue d'Enghien.

très au courant pour diriger importante coopérative d'alimentation et fournitures. S'adresser au Petit Parisien, 18, rue d'Enghien.

très au courant pour diriger importante coopérative d'alimentation et fournitures. S'adresser au Petit Parisien, 18, rue d'Enghien.

très au courant pour diriger importante coopérative d'alimentation et fournitures. S'adresser au Petit Parisien, 18, rue d'Enghien.

très au courant pour diriger importante coopérative d'alimentation et fournitures. S'adresser au Petit Parisien, 18, rue d'Enghien.

très au courant pour diriger importante coopérative d'alimentation et fournitures. S'adresser au Petit Parisien, 18, rue d'Enghien.

très au courant pour diriger importante coopérative d'alimentation et fournitures. S'adresser au Petit Parisien, 18, rue d'Enghien.

très au courant pour diriger importante coopérative d'alimentation et fournitures. S'adresser au Petit Parisien, 18, rue d'Enghien.

très au courant pour diriger importante coopérative d'alimentation et fournitures. S'adresser au Petit Parisien, 18, rue d'Enghien.

très au courant pour diriger importante coopérative d'alimentation et fournitures. S'adresser au Petit Parisien, 18, rue d'Enghien.

très au courant pour diriger importante coopérative d'alimentation et fournitures. S'adresser au Petit Parisien, 18, rue d'Enghien.

très au courant pour diriger importante coopérative d'alimentation et fournitures. S'adresser au Petit Parisien, 18, rue d'Enghien.

troupes en France, tout en ménageant notre tonnage, il a été décidé que les usines européennes se chargeraient de suppléer à nos besoins dans ce domaine, ce qu'elles peuvent faire sans que la tâche leur soit trop lourde.

Le ministère de la Guerre ne s'occupe pas seulement du bien-être physique des soldats, mais aussi de leur développement intellectuel et moral. Une commission est chargée de surveiller les abords des camps et de reconstituer pour les jeunes soldats l'atmosphère normale de la vie.

Les membres de l'Y. M. C. A. et les Chevaliers de Colomb prennent une grande part à ce travail. Dans chaque camp, on a établi de neuf jusqu'à quatorze bâtiments destinés aux récréations, et toujours un théâtre moderne, pouvant recevoir trois mille spectateurs assis. On organise des concours de sport et des concerts, on fonde des coopératives et des bibliothèques.

Nous n'avons pas, pour cela, cessé d'accroître chez nous la production des usines de guerre. Depuis le mois d'août 1914 jusqu'à la mi-juillet 1917, les commandes anglaises en munitions et en artillerie de toute sorte se sont élevées à plus de six milliards et demi de francs. Pendant les derniers mois de l'année 1917, nous avons signé des contrats pour 63 millions d'obus ayant une valeur de cinq milliards de francs environ, et les ordres pour des canons et des munitions monteront à près de sept milliards et demi.

Depuis notre entrée en guerre, le département de l'artillerie a passé journalièrement vingt commandes, et ses dépenses quotidiennes sont de 30 millions de francs.

Les progrès de l'aviation

Quant aux progrès de la section de l'aviation, ils ont été remarquables.

En avril 1917, les Etats-Unis n'avaient qu'un personnel négligeable et moins de trois cents avions d'un type inférieur.

Le 25 juillet, le Congrès votait 3 milliards 200 millions de francs. Le budget aéronautique pour l'année courante montait à 3 milliards 720 millions. Il s'élèvera, l'an prochain, à 5 milliards 160 millions.

Quand vint la guerre, des centaines de milliers d'enthousiastes, choisis parmi les plus remarquables de nos jeunes gens, se joignirent à notre corps d'aviateurs. L'instruction des pilotes fut immédiatement commencée, tandis que, d'autre part, on poussait avec intensité la fabrication des appareils.

On créa le moteur « Liberty », puis on organisa la production par séries. Et, tandis qu'il y a un an l'Amérique n'avait pas encore produit un seul bon avion de combat, nous en fournissons maintenant du modèle le plus parfait.

La question des transports

Reste la question des transports. Grâce à l'activité de ceux-ci, le nombre de nos divisions en action augmente rapidement. Les approvisionnements, les munitions, les hommes atteignent le champ de bataille suivant les plans que nous avons tracés. Les problèmes de la puissance en effectifs, en munitions, en tonnage sont poussés vigoureusement. La solution, nous l'espérons, est prochaine et se manifestera avec un plein succès.

Newton D. BAKER.

TÉLÉGRAMMES DE M. POINCARÉ AU PRÉSIDENT WILSON ET AU GÉNÉRAL PERSHING

A l'occasion de l'anniversaire de l'arrivée en France des premières troupes américaines, le président de la République a adressé le télégramme suivant au président Wilson :

Monsieur le président, je ne veux pas laisser passer l'anniversaire du jour où le général Pershing est arrivé en France avec les premiers échelons de l'armée américaine sans vous exprimer mon admiration pour le magnifique effort accompli depuis lors par la grande République sœur, et mes vives félicitations pour les belles troupes qui commencent à donner sur les champs de bataille des exemples quotidiens de leur bravoure. Les Alliés, qui ont à contenir, en ce moment, des forces considérablement accrues par la capitulation russe, vivent les heures les plus difficiles de la guerre. Mais la formation rapide de nouvelles unités américaines et l'augmentation incessante des transports maritimes nous acheminent avec certitude vers le jour où l'équilibre sera enfin rétabli. Lorsque il sera rompu en notre faveur, les armées alliées, fraternellement unies, prendront sur l'ennemi une revanche décisive et fonderont, par leur victoire commune, une paix qui répondra aux principes solennellement posés par vous et qui assurera, avec les garanties nécessaires, le règne du droit et la liberté des nations.

RAYMOND POINCARÉ.

Le président a également envoyé au général Pershing, commandant en chef de l'armée américaine, le télégramme ci-après :

L'anniversaire de votre arrivée en France me fournit une heureuse occasion de vous adresser mes plus chaleureuses félicitations, à vous et aux vaillantes troupes que vous commandez, et qui se sont si admirablement comportées dans les dernières batailles. Je vous prie de recevoir tous les vœux que je forme pour la continuation de leurs succès.

RAYMOND POINCARÉ.

La réponse du général Pershing

Le président de la République a reçu du général Pershing le télégramme suivant :

Veuillez me permettre, monsieur le président, de vous remercier pour l'aimable message que vous m'avez envoyé à l'occasion de cet anniversaire.

La réception enthousiaste que Paris nous a faite il y a un an a été étendue, depuis lors, à l'armée américaine par tout votre peuple.

Aujourd'hui, nos armées sont unies en affection et en résolution, avec pleine confiance dans le succès final qui couronnera cette longue lutte pour la liberté et la civilisation.

JOHN PERSHING.

SITUATIONS

Brochure envoyée franco

PIGIER, 53, rue de Rivoli, Paris

CHOISIES A VENDRE 350 bonnes et fortes chaises canonnées à vendre ; conviendrait pour salles de spectacles ou cinémas. 4 DOUBLES PORTES CAPITONNEES, avec leurs ferrures Baumer, en bon état, à vendre. S'adresser à M. SPOON, 20, rue d'Enghien, le matin, de 11 heures à midi.

LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Front britannique

(13 juin). — 13 HEURES. — Hier, nous avons exécuté avec succès un raid en plein jour au sud-est d'Arras. Nous avons infligé de lourdes pertes à l'ennemi, ramené un mortier de tranchées jusqu'à nos lignes et détruit deux autres mortiers.

Pendant la nuit, nous avons entrepris d'heureuses opérations de détail au sud-est de Merris et à l'est du lac de Dickebusch. Dans le premier secteur, nous avons légèrement avancé nos lignes en ne subissant que peu de pertes et avons fait quelques prisonniers ; dans le deuxième secteur, les troupes françaises ont amélioré leurs positions aux environs du bois de Ridge et fait trente prisonniers.

(13 juin). — 21 H. 30. — Dans l'heureuse opération de détail exécutée par nous hier soir, dans le voisinage de Merris, nous avons fait quarante-huit prisonniers et capturé six mitrailleuses et un mortier de tranchée.

En dehors de l'activité habituelle de l'artillerie de part et d'autre dans les différents secteurs, il n'y a rien d'autre à signaler.

Front belge

(13 juin). — Pendant la nuit du 11 au 12 juin, une rencontre de patrouilles dans la région de Nieupoort nous a valu la capture de prisonniers ennemis.

LE MONDE

LES COURS

— S. A. R. la duchesse de Vendôme vient d'arriver au château de Blonay (Haute-Savoie).

— LL. AA. RR. le prince de Bragança, duc d'Osorio, et la princesse de Bragança sont depuis quelques jours à Biarritz.

CORPS DIPLOMATIQUE

— S. Exc. lord Bertie of Thame, ancien ambassadeur d'Angleterre en France, a quitté Paris pour se rendre à Londres.

— L'émir diplomatique, encore très souffrant, est parti pour Boulogne dans une ambulance automobile. Lady Bertie of Thame l'y rejoindra après-demain.

— Le comte A. de Kershowe, secrétaire de la légation belge à La Haye, de passage à Paris, est attendu à Londres.

INFORMATIONS

— Le marquis et la marquise d'Aberdeen, de retour des Etats-Unis, se sont installés en Ecosse et s'occupent activement de la Croix-Rouge écossaise.

— Le lieutenant H. de Ganay, fils du marquis et de la marquise de Ganay, vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur. Il est à présent remis de la blessure qu'il avait reçue au front.

RENCONTRE A NICE

— Marquise de Panisse, comte d'Elbée, M. J. Antelme, conseiller général du Var; marquise de Ranst de Saint-Brissac, comte de Sieyes de Veynes, comtesse Bobrinsky.

— L'amiral de Mahos, le prince et la princesse de Broglie viennent de quitter Nice.

CERCLES

— Hier ont été reçus, à titre de membres temporaires, au scrutin de ballottage du Jockey Club :

Le capitaine H. C. Holmes, le capitaine Malcolm Bullock et le colonel Hutton Wilson, tous trois présentés par le général vicomte de La Villestreux et le général baron de Berckheim.

— Au scrutin de ballottage du Cercle de l'Union artistique ont été admis membres permanents :

Le général Félix Bernard, présenté par M. Paul Tavernier et le général Famin; le comte Gaston de Montesquiou-Fézensac, dont les parrains étaient : le marquis de Modène et le comte Louis de Brissac.

NAISSANCES

— Mme Frederic Caldwell, fille de M. Thackara, consul général des Etats-Unis à Paris, a donné le jour à une fille à Washington.

DEUILS

— Le service funèbre annuel célébré à la mémoire de tous les anciens élèves et élèves de l'Ecole nationale supérieure des mines morts depuis le service précédent aura lieu, en 1918, le jeudi 20 juin, à dix heures, en l'église Saint-Sulpice.

— Une allocution sera prononcée par le R. P. Gillet, qui donnera lecture des noms des ingénieurs décédés.

— En l'église de Chaville ont été célébrées les obsèques de notre confrère M. Henri Du Montier.

— La catafalque était garni de fleurs, et parmi elles des couronnes envoyées par la direction et les rédacteurs de l'Intransigeant à leur camarade regretté.

— L'inhumation a eu lieu au cimetière de Chaville.

NOUS APPRENNONS LA MORT :

Du député catholique belge Joseph Hoyois, représentant de Tournai-Ath, décédé à Holzminden, où les Allemands l'avaient déporté pour le punir de son action patriotique. Il était le frère du R. P. Hoyois, actuellement réfugié à Bordeaux.

Du marquis de Saint-Chamans, lieutenant au 8^e cuirassiers à pied, décoré de la croix de guerre, fils du marquis de Saint-Chamans, décédé, et de la marquise, née Juigné, tué glorieusement le 31 mai d'un éclat d'obus à la tête. Il avait épousé, il y a trois mois, Mlle Edmée Cornudet, fille du vicomte Cornudet, député de Seine-et-Oise, et de la vicomtesse, née Villeneuve-Bargemon, décédée.

De M. de Bille, ancien ministre plénipotentiaire du Danemark à Londres, décédé âgé de quarante-huit ans.

Du sous-lieutenant Bernard de Pichon-Longueville, fils de la baronne de Pichon-Longueville, née Esquivel de La Villosboisnet, tombé glorieusement au champ d'honneur.

De Mme Le Marchand, qui s'est éteinte à Vernon, âgée de quatre-vingt-dix ans, mère de M. Le Marchand, ministre plénipotentiaire.

Du sous-lieutenant Hugues de Bonnefoy, décoré de la croix de guerre, tombé au champ d'honneur, âgé de vingt-deux ans, fils du commandant de Bonnefoy, détaché au 150^e d'infanterie.

De la vicomtesse Didier de Gassart, née de Lignerolles, décédée en son château de Saint-Paul-de-Courtonne, âgée de soixante-trois ans, mère du vicomte Antoine de Gassart, capitaine à l'artillerie d'assaut, décoré de la croix de guerre.

Du docteur du Moulin-Bonnal, ancien chirurgien de la marine, beau-père de M. J. de Saint-Sauveur, consul de France, attaché à l'ambassade française en Russie.

De la comtesse de Francqueville, née de Mun, qui a succombé en son domicile de la rue Barbet-de-Jouy.

Prêtre d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 52-11. Bureaux : 9 à 6 heures; dimanches et fêtes, 11 à 12 heures, 5 à 6 heures. Prix spéciaux consentis à nos abonnés.

POUDRE de BEAUTÉ
E. COUDRAY Talisman de Jeunesse idéal
La Poudre Parfaite que tant de Dames recherchent.
La Boîte 5 francs. En Vente Partout et
348, Rue St-Honoré, PARIS (côté la place Vendôme)

LAIT **SUCRÉ**
CONCENTRÉ **et**
SAIS **SANS SUCRE**
NESTLÉ
LA MARQUE PRÉFÉRÉE
En Vente partout

B L O C - N O T E S

UN habitant de Sedan, rapatrié, a été témoin, avant son départ, d'un fait qu'on hésiterait, malgré tout, à croire vrai s'il n'était affirmé par un honnête homme qui a vu la chose dont il parle.

En un billet de quelques lignes, adressé à son journal, ce réfugié raconte qu'une rame de wagons ayant été, dans la gare de Sedan, démolie par nos avions, les Boches n'ont rien trouvé de plus ingénieux, pour se venger, que de faire peindre des croix rouges sur les portières brisées. On devine la suite. Un photographe est amené devant ce faux train sanitaire; des épreuves de l'image mensongère sont répandues en Allemagne et parmi les neutres; et les journaux allemands de s'indigner : « Voyez ce qu'ils font et comment nos blessés sont traités par eux ! » Le tour est joué, et c'est nous qui sommes les Barbares...

Eh bien, ce simple petit fait me paraît marquer plus clairement que les plus longs discours la différence profonde, essentielle, définitive, qu'il y a entre ces gens-là et nous. Ce « maquillage », ce mensonge qui consiste à inventer l'image d'un crime pour en accuser ensuite son ennemi, nous ne saurions pas le commettre. L'idée n'en viendrait pas aux plus violents d'entre nous.

Elle vient tout naturellement à l'esprit du Boche. Et celui qui a perpétré cette vengeance basse et imbécile est assuré de ne rencontrer sur son chemin que des complices satisfaits. Les fausses croix rouges seront peintes par des Allemands contents de les peindre. Elles seront enregistrées par les objectifs d'Allemands contents de les photographier. Quand il s'agit de mentir, tous sont « de même », parce que tous, instinctivement, se sont compris du premier coup.

Nous sommes capables, sur le champ de bataille — heureusement pour nous — de toutes les brutalités nécessaires; et peut-être même existe-t-il chez nous des moralistes, militaires ou civils, disposés à approuver la théorie allemande qui veut qu'on soit cruel à la guerre, parce que « plus une guerre est cruelle, plus vite elle est finie ».

Mais ce dont le Français est incapable en face de son pire ennemi — et nos alliés le savent bien! — c'est d'être déloyal; c'est de faire du mensonge un moyen de combat; c'est de sourire à l'adversaire avec l'intention de l'assassiner, et de prendre des attitudes de victime quand on sait qu'on est le bourreau. Cela, c'est allemand, supérieurement allemand! On leur reproche leur implacable dureté, leurs ambitions dévorantes, leur orgueil fou... Je leur reproche surtout d'être un peuple malhonnête; et voici bien leur symbole, « peint par eux-mêmes » : une petite croix rouge sur la portière brisée d'un wagon, qui n'est pas de la Croix-Rouge.

SONIA.

Les accapareurs

On se décide à poursuivre sévèrement les accapareurs. Certains d'entre eux, pour faire monter le prix des pommes de terre, en cachèrent plus d'un million de kilos.

Au lieu d'envoyer les marchandises à destination, ils les faisaient éternellement voyager de gare en gare. C'est ce qu'on appelle la *ceinturage*. Les pommes de terre accompagnaient un trajet de ceinture; elles repassaient toujours par les mêmes stations et ne parvenaient jamais aux commerçants qui les attendaient. Ainsi les vivres raretés devenaient plus chers.

Triples délits, en somme. Les denrées se gâtaient. La vie était rendue plus onéreuse aux pauvres gens. Les wagons retenus pour ces transports inutiles manquaient pour des services indispensables. On ne saurait se montrer trop rigoureux envers les coupables.

La Convention, qui ne badinait pas quand l'intérêt public était en jeu, avait, par un décret du 28 août 1793, décidé que les accapareurs seraient envoyés à la guillotine. Le décret définissait l'accaparement. C'était le crime de dérober à la circulation des denrées de première nécessité, soit en les détruisant, soit en les laissant se gâter.

La Convention encourageait la dénonciation. Le tiers de l'accaparement était donné à celui qui en avait révélé l'existence. Un autre tiers appartenait aux indigents, et le troisième à l'Etat.

En 1793, nombre d'accapareurs furent guillotins.

Aujourd'hui, les articles 419 et 420 du

Code pénal, qui punissent l'accaparement, sont plus indulgents.

Les criminels qui affament leurs compatriotes ne risquent plus leur tête. Ils s'exposent à une peine qui varie d'un mois à un an de prison et de 500 à 1.000 francs d'amende.

La durée de l'emprisonnement et le taux de l'amende sont doublés quand il s'agit de grains, de farine ou de vin.

On aime à voir que les législateurs considèrent le pinard comme un sac particulièrement indispensable au pays.

EN LIAISON

Une gazette du front demande si, après la guerre, les soldats redeviendront tous de bons pères tranquilles, ou bien s'ils ne songeront qu'à aux bastingues et à la « nouba ».

Les soldats? Qu'ils répondent eux-mêmes... Les civils? Mystère... Quant aux demi-civils, c'est-à-dire ceux qui se trouvent dans la zone de demi-guerre — Paris compris, — je puis affirmer que la plupart d'entre eux vont souhaiter avant tout et par-dessus tout un peu de silence, une fois la paix venue — et il faudra toujours bien qu'elle vienne.

Du silence!... Parisiens, Picards, Valésiens, Champenois, vous rappelez-vous ça, le silence?... Vous savez, ces minutes merveilleuses pendant lesquelles on ne percevait aucun bruit, absolument aucun, ni au ciel, ni sur la terre?...

Dire que cette féerie a existé autrefois, voici bien longtemps!... Dans ce temps-là, les bouteilles mûrissaient en repos dans les caves, et les pastels demeuraient souriants sous leurs verres, sans que rien les fit trembler jusqu'à tomber en poussière.

Dans Paris même, au soir venu, le grand charivari du jour s'atténuait peu à peu, et finissait par cesser. Aujourd'hui, la nuit ramène les sirènes.

Hors Paris, l'on n'entendait point, à toute heure du jour ou des ténèbres, rouler un convoi de camions militaires, suivi par un régiment d'artillerie lourde, suivi par une file interminable de cavaliers, suivi par le charroi du génie, suivi par un régiment d'infanterie, suivi par un train de bateaux, suivi par cent voitures de ravitaillement, suivi par... etc. ! Hors Paris, l'on n'avait point l'écho des canons du front, le vol perpétuel des avions, et chaque nuit la sirène, le tir de barrage, les bombes, puis le second barrage, d'autres bombes, et bientôt une autre sirène... et ainsi jusqu'à l'aube.

Oh! comme ce sera bon de ne plus écouter sans trêve tous ces grondements, roulements, tonnerres et tremblements!

Dés maintenant, et afin de nous soulager un peu, les cinémas ne pourraient-ils pas — au moins dans la demi-zone de guerre — prêter leurs orchestres de ne pas nous faire de bruits imitatifs, tels que canonnades, coups de feu et autres vains fracas à la cantonade?

D'autant que, pour l'effet que ça produit, ces onomatopées!... Un soldat riait, l'autre soir, en entendant éclater, dans l'orchestre d'un cinéma, je ne sais quel projectile d'un terrible sur-canon :

— Tê! dit-il (il était du Midi), il me semble que je me claque un pou! — MARCEL BOULENGER.

La vie chère

On a annoncé que l'empereur d'Autriche, Charles I^{er}, demandait l'augmentation de sa liste civile.

Une bagatelle de six millions, ajoutée aux vingt-cinq millions qu'il palpe déjà, lui permettra de ne pas mourir de faim, en ces temps où la vie est si chère.

Il ne peut pas dire, pourtant, que dans le service de l'Autriche on n'est pas riche! Car, si nous comparons son traitement à celui des autres chefs d'Etat, nous constatons qu'il est privilégié.

La liste civile de son cousin le roi de Prusse est de 11.700.000 francs. Celle du roi d'Angleterre n'est que de 10 millions.

Voici d'autres chiffres d'annuités fournies aux monarques : en Italie, 18 millions; en Espagne, 7 millions; en Belgique, 4 millions; au Danemark, 2.400.000 francs. S. M. la gracieuse reine Wilhelmine de Hollande touche 2 millions — hélas! les robes sont si coûteuses aujourd'hui! Le roi de Grèce doit se contenter de 1.300.000 francs.

La démocratie des Etats-Unis n'alloue que 125.000 francs à son président : M. Wilson les gagne bien!

La petite République helvétique accorde 13.500 francs à son premier magistrat. Les gouvernements populaires sont économes et ils exigent de l'Exécutif la vertu du désintéressement.

Quant à la France, elle donne, on le sait,

1.200.000 francs par an à l'hôte de l'Elysée.

Pour en revenir à Charles I^{er}, son Parlement serait bien inspiré de lui faire attendre quelque temps l'augmentation qu'il sollicite. Il ne serait pas mauvais que les puissants fussent soumis aux privations que subissent leurs sujets. Ils seraient plus prompts à remédier aux maux dont l'humanité est accablée, s'ils les ressentiaient autant que le commun des mortels.

Le cercueil impérial

Quand les Allemands voulurent monnayer la popularité de leur maréchal favori, ils enfoncèrent à qui mieux mieux des clous dans un Hindenburg de bois. Le procédé aurait dû leur sembler dangereux, car les oculistes les mieux renseignés vous diront qu'une personne finit toujours par souffrir des traitements exercés sur son effigie.

En ce moment les Américains plantent aussi des clous, mais non point dans le crâne d'un de leurs hommes d'Etat : ils ne sont point si sots. Non, c'est le cercueil de Guillaume II que l'on cloue avec entrain à New-York City, pour le plus grand bien du trésor de guerre. Une baraque tout ornée de bannières étoilées déploie cette enseigne alléchante : « Le cercueil du kaiser... Entrez et aidez à enterrer la Bête de Berlin! »

Sans doute les oreilles tintent-elles à Guillaume II. En rêve il entend peut-être l'admonestation funèbre :

Tyran, descends au cercueil!

Anciens souterrains

On a beaucoup parlé de la féodalité. Et sans doute l'on n'eût pas tort : car ce régime manquait d'agrément pour beaucoup.

Mais voilà qu'on s'aperçoit que certaines mesures de sécurité prises par les barons du temps jadis peuvent être utiles aux gens d'aujourd'hui.

A l'atqueunbergues, dans le Pas-de-Calais, la municipalité vient de transformer en abri contre les bombardements les souterrains d'un château médiéval. Ce refuge, situé à quatre mètres sous terre, est admirablement voûté avec des pierres de taille. Les seigneurs d'autrefois ne se doutaient pas qu'ils préparaient un asile pour les roturiers du vingtième siècle.

LE PONT DES ARTS

Réunie, hier, sous la présidence de M. Maurice Donnay, l'Académie française a décerné deux prix Toirac de 4.000 francs chacun, — le prix Toirac étant destiné « à l'auteur ou aux auteurs de la meilleure pièce en vers ou en prose jouée au Théâtre-Français » — à MM. Silvain, doyen de la Comédie-Française, et Joubert, pour leur pièce *Andromaque* et *Pélie*, et à M. Alfred Poizat pour *Electre*. Le prix Toirac n'avait pas été attribué l'année dernière, et c'est ce qui a permis à l'Académie de le doubler cette année.

Le prix Alfred Née, de 3.500 francs « pour l'auteur de l'œuvre la plus originale comme forme et comme pensée », a été décerné à notre collaborateur Marcel Boulenger, le prix Vilet, de 1.000 francs, à M. Pol Neveux, le prix Lambert, de 1.000 francs, à M. et Mme Bazamey, le prix Maille-Latour-Landry, de 1.800 francs, à M. Alphonse Schée, le prix Xavier Marmier, de 850 francs, à M. Charles Morice.

Le prix Bordin, de 3.000 francs, a été partagé entre MM. Albert Monod et Léon Rosenthal (1.000 francs chacun), et MM. Edouard Guyot et P. Van Tieghem (500 francs chacun).

Le prix Marcelin Guérin, de 5.000 francs, a été partagé entre MM. Pierre Lasserre (1.500 francs), le lieutenant Marcel Elvère, Maurice Gêneroux, Charles de Houville (1.000 francs chacun) et Gabriel Faure (500 francs).

Le comité du « Musée des Ecrivains morts pour la France » se réunira pour la première fois le mercredi 19 juin, à 5 heures, en l'hôtel de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, 12, rue Jenner, sous la présidence de M. Jean Richepin et la vice-présidence de MM. Paul Adam et Adolphe Brisson.

Cette réunion a pour but, notamment, d'examiner les conditions dans lesquelles ce musée, une fois constitué, sera offert à l'Etat pour être réuni aux bibliothèques et musées de la guerre institués par le ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. MM. Coville, directeur de l'enseignement supérieur; Lucien Poincaré, vice-recteur de l'Académie de Paris, et André Honorat, député, assisteront à cette séance au nom du Musée de la Guerre.

Dans son numéro du 13 juin, la *Revue des Deux Mondes* publiera, de M. Pierre Loti, *Court intermède de charme au milieu de l'horreur*.

Dans la livraison du 1^{er} juillet sera publiée la *Famille Messul*, nouveau roman de M. Charles Geniaux.

LE VEILLEUR.

LES CONTES D'EXCELSIOR

BRIGITTE CHEZ SA MÈRE

PAR
PIERRE VALDAGNE

Les rénes du pouvoir

Le lieutenant Georges Hyper est officiellement fiancé à Simone Mouette. Brigitte s'est résignée à voir sa sœur épouser un glorieux soldat qui a donné une jambe à la France. Le lieutenant a même fait sa conquête : elle a fini par le trouver charmant. Cependant, tous les jours, elle prie ardemment le Ciel que pareil malheur n'arrive pas à Jean Chantier, son mari, qui se bat et est fort exposé. Brigitte, tout compte fait, préfère conserver son mari tout entier.

Or, Simone et sa mère, la bonne Mme Mouette, sont fort affairées pour les multiples achats que va exiger la prochaine entrée en ménage de la jeune fille.

Il faut choisir un appartement; il faut s'occuper du mobilier. C'est une grande joie pour Simone, d'autant que Georges Hyper, complètement réformé, accompagne partout ces dames.

Mais Mme Mouette ne peut plus guère surveiller sa maison ni son domestique. Aussi a-t-il été entendu que Brigitte prendrait la haute direction de l'intérieur. Vivant chez sa mère depuis le commencement des hostilités, ce rôle lui revient tout naturellement.

Malheureusement les choses ne vont pas toutes seules.

M^{me} MOUETTE (en rentrant de ses courses, a été arrêtée assez longuement à l'office par Pauline, sa vieille cuisinière, avec qui elle a eu une conversation. Ce n'est qu'après le dîner que Mme Mouette entreprend sa fille Brigitte). — Ma chérie, Pauline m'a attrapée tout à l'heure, comme nous revenions avec Simone. Elle m'a paru très bouleversée.

BRIGITTE (nettement). — Elle se bouleverse pour peu de chose! J'ai dû lui faire une observation.

M^{me} MOUETTE. — C'est ce qu'elle m'a dit. Il s'agissait du livre de l'épicière, n'est-ce pas?

BRIGITTE. — Il s'agissait du livre de l'épicière. Il s'agira demain du livre du boucher. Pauline, maman, dépense sans compter! C'est effrayant!

M^{me} MOUETTE (conciliante). — Mon Dieu, oui... évidemment; moi aussi je trouve bien que tout est très cher, mais c'est la guerre, et Pauline est habituée à ne pas trop marchander.

BRIGITTE (péremptoire). — Tant que je dirigerai ta maison, maman, c'est une habitude qu'il faudra qu'elle perde!

M^{me} MOUETTE. — Pauline est honnête; elle ne fait pas trop danser l'anse du panier!

BRIGITTE (s'irritant). — « Pas trop »! Et tu es satisfaite!... Avec moi, j'entends qu'elle ne la fasse pas danser du tout!

M^{me} MOUETTE. — Tu ne sais pas ce que c'est que les domestiques!

BRIGITTE. — Pardon! J'en avais à Roubaix. Elles filaient doux, je t'assure!

M^{me} MOUETTE. — C'était à Roubaix! Et tu n'as dirigé ta maison que pendant quelques mois! Enfin, il faut compter avec les habitudes prises. Pense donc que Pauline t'a vue naître!

BRIGITTE. — Oh! Si tu y mets du sentiment!

M^{me} MOUETTE. — Pauline nous fait de l'excellente cuisine.

BRIGITTE. — Tu trouves?

M^{me} MOUETTE. — Ce n'est pas ton avis?

BRIGITTE. — Pauline est incapable de réussir une sauce. Je lui ai demandé pour ce matin des « tripes à l'argentine », elle ne savait même pas ce que je voulais dire!

M^{me} MOUETTE (ouvrant de grands yeux). — Des « tripes à l'argentine »!... Qu'est-ce que c'est que ça?

BRIGITTE. — C'est excellent! J'en ai mangé chez Henriette Feston, l'autre jour. Elle m'a donné la recette; c'est un plat de l'abais!

M^{me} MOUETTE. — Alors, il n'est pas étonnant que Pauline l'ignore.

BRIGITTE (pincée). — Je sais que tu es très indulgente!

M^{me} MOUETTE. — Du reste, ici, nous ne mangeons guère que des viandes rôties. C'est bien meilleur pour la santé.

BRIGITTE. — Ce n'est pas meilleur pour la santé, mais c'est beaucoup plus simple à faire! Pauline flanque son poulet à la broche ou son beefsteak sur le gril, et elle n'a plus à y penser. Jean, qui est très gourmand, ne déteste pas des plats plus compliqués. Quand il viendra en permission...

M^{me} MOUETTE. — Oh! bien sûr, ma chérie! bien sûr!... Pauline saura bien lui faire ce qu'il aimera!

BRIGITTE (pincée). — Je me méfie tellement, vois-tu, que le plus simple sera que nous allions tous les deux dîner au restaurant!

M^{me} MOUETTE (pincée). — Ah!...

BRIGITTE. — En attendant, je continue à surveiller Pauline, et j'espère qu'à la fin du mois je pourrai te montrer que j'ai fait sur la nourriture quelques économies. J'en ferai aussi sur le gaz, sur le charbon. Il y a chez toi un coulage énorme!

M^{me} MOUETTE. — Tu crois?... Tant que ça?...

BRIGITTE. — Pauline abuse de ta faiblesse. Tu n'oses pas lui parler!

M^{me} MOUETTE. — Elle a ses défauts! Elle est très susceptible!

BRIGITTE. — Ça m'est absolument égal!

M^{me} MOUETTE. — Elle m'a dit que tu lui avais parlé très durement!

BRIGITTE. — Je lui ai parlé comme à une domestique. Si elle n'est pas contente...

M^{me} MOUETTE (effrayée). — Mon Dieu! Brigitte. — Il y en a d'autres!

M^{me} MOUETTE. — Hélas!... ma pauvre petite! Non! Il n'y en a pas d'autres!

BRIGITTE. — Il n'y a pas d'autres cuisinières que Pauline, à Paris?

M^{me} MOUETTE. — Il n'y en a plus!

LA TAXE CIVIQUE

par Henry Fournier



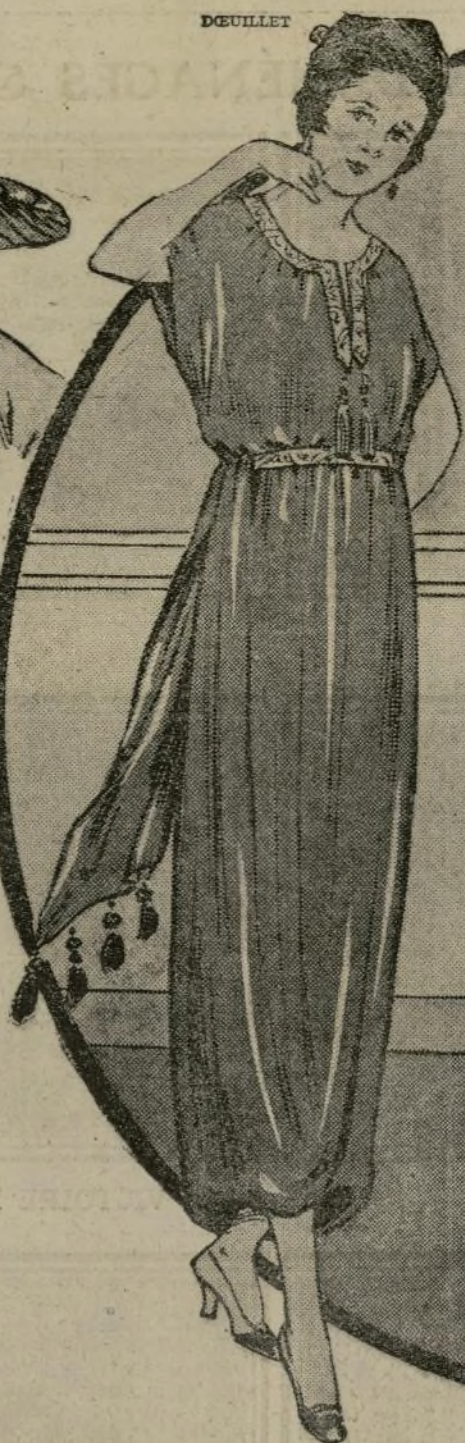
— Madame ne doit pas hésiter à participer à la dépense nationale.

Ayuntamiento de Madrid

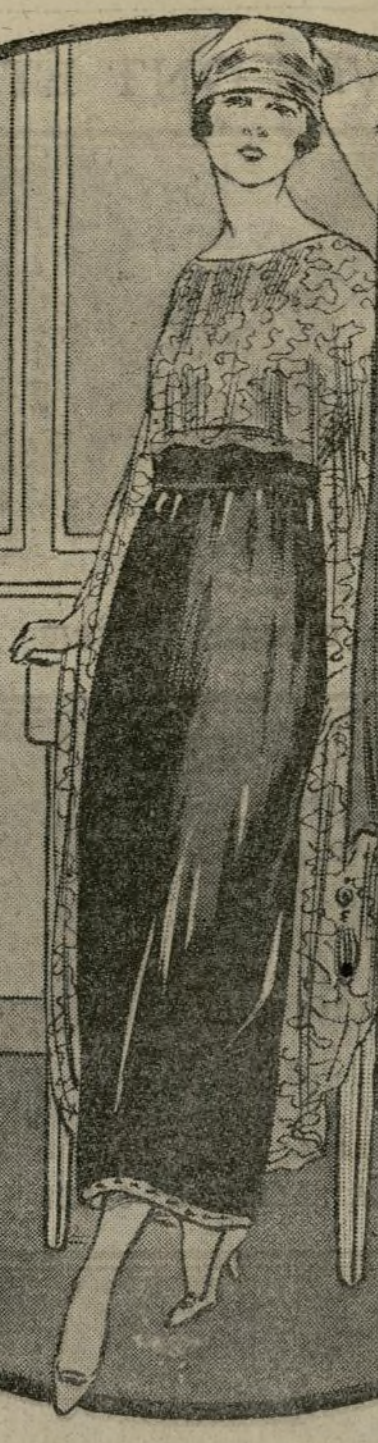
LA SEMAINE ÉLÉGANTE



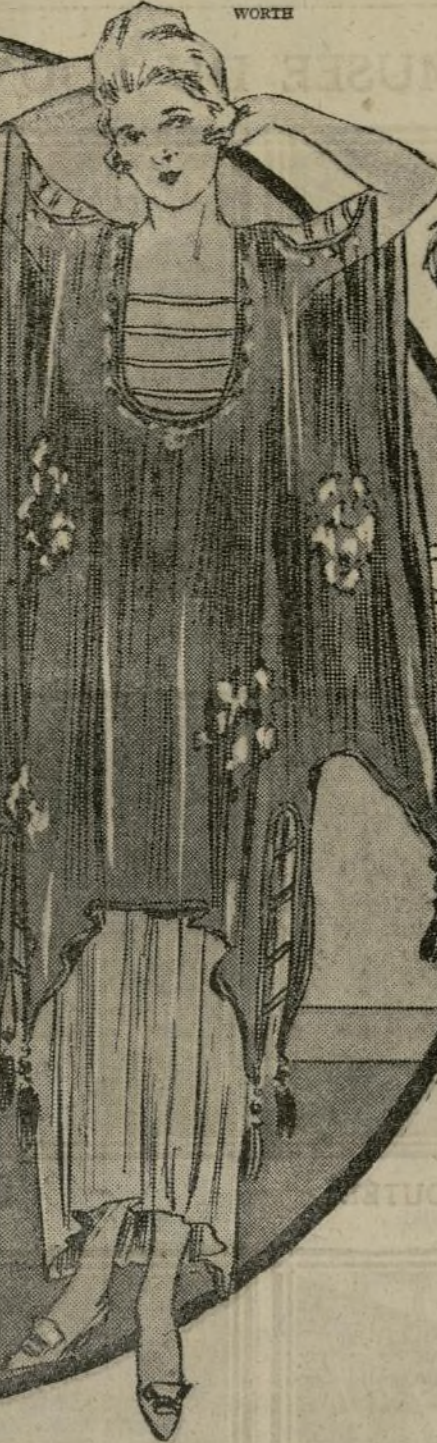
DEUILLET



REDFERN



WORTH



GEORGETTE



LA ROBE DE DINER POUR SOIR D'ALERTE. — ROBE D'INTÉRIEUR OU ROBE D'APRÈS-MIDI. — LE FOURREAU DE SATIN ET LA BLOUSE ÉGYPTIENNE. — LA ROBE D'APRÈS-MIDI.

EN dépit du gros canon et des gothas, les Parisiennes demeurent élégantes; on sort peu, et les réceptions sont sans appareil, mais même pour un dîner intime on fait une toilette un peu recherchée. Les robes d'intérieur ou de petit dîner sont courtes: il faut pouvoir descendre finir le bridge à la cave, transformée en fumoir, quand la sirène ou le canon de l'alerte viennent troubler la soirée. Mieux vaut se livrer aux délices du sans-atout que de faire de la stratégie d'amateur ou d'essayer de deviner les points de chute — l'un et l'autre ne font qu'inquiéter inutilement les voisins.

Les robes d'intérieur les plus en faveur actuellement sont faites d'un fourreau de satin noir ou blanc, sur lequel on passe une chemise égyptienne ample, souple et droite en mousseline de soie, en broché souple ou en crêpe de Chine brodé. Les broderies ton sur ton et les broderies d'or ou d'argent, les pochoirs japonais sont les garnitures les plus en faveur; plusieurs de ces chemises peuvent être portées sur le même fourreau, lequel fourreau peut parfaitement être fait dans une ancienne robe du soir.

Beaucoup de femmes portent également pour

LE SUCCÈS DU JERSEY DE SOIE. — LA ROBE ET LE CHAPEAU DE TRICOT. — L'ÉCHARPE DE D'JERSELLA ET L'ÉCHARPE DE FILET DE LAINE SONT FORT EN FAVEUR.

diner une élégante robe d'après-midi; mais choisir celle-ci est bien difficile, car telle qui apparaît très chic en la simplicité de son tailleur simple a facilement l'air endimanché avec une robe de taffetas, de satin ou d'astarté, fût-elle signée du bon faiseur. Très agréables et très faciles à porter sont les robes de tricot de soie noir, tricotine à mailles fines ou d'ersador lourd et tombant. Ces robes ont l'avantage de pouvoir être portées aussi facilement l'après-midi que le soir, et de convenir tout aussi bien au costume du matin, si la veste prend des allures de golf avec son col écharpe s'enroulant autour du cou, qu'au tailleur plus habillé, si la jaquette s'ouvre sur une blouse de tulle.

Le tricot, du reste, ne semble pas avoir cessé de nous plaire: non seulement on fait des robes avec ce gros tricot qui a l'air d'être fait à la main, mais on fait de grands manteaux, des écharpes et des chapeaux. Ces derniers sont généralement assortis à la robe et sans autre garniture qu'un lien de ruban ou une grosse cordelière de même laine. Sur les plages à la mode le gros d'ersella fait fureur, et aussi le filet de laine.

JEANNE FARMANT.

Chapeau souple de forme extrêmement simple. Le fond de ce chapeau est en jersey tête de nègre drapé en travers. Le bord est entièrement en rubans étroits du même ton.

Robe de jersey de soie noir. Une broderie d'or et de corail forme la ceinture. Le tour du décolleté et l'ouverture devant sont ornés d'une broderie semblable. Glands de soie noir et or.

Robe de satin noir ourlée de tissu d'or; le même tissu fait un corselet fermé derrière par un grand nœud. Grand châle noir et or formant le dos de la robe, les manches et le corsage.

Robe d'intérieur composée d'une chemise de satin blanc nacré sur laquelle est jeté un vêtement de mousseline de soie corail soutenu brodée d'argent. Glands de soie corail et d'argent.

Grand chapeau relevé presque devant en paille anglaise noire, garni de plume d'autruche défrisée teinte naturelle. Il est évidemment inspiré par la coiffure que portent les bersaglieri.

Elles vont toutes dans les usines pour tourner des obus.

BRIGITTE. — Quel métier pour une femme!

M^{me} MOUETTE. — Elles s'y font des journées superbes! Du reste, ma chérie, je n'envisage pas du tout que je puisse changer de cuisine. Moi aussi, je me suis habituée à Pauline.

BRIGITTE (pincée). — C'est entendu!... Je ne dirai plus un mot à ta cuisinière, malgré mon désir de te prouver que je sais diriger ta maison. Quant à la femme de chambre...

M^{me} MOUETTE (inquiète). — Tu as aussi quelque chose avec Octavie?

BRIGITTE. — J'ai que cette fille, à mon avis, ne nous rend pas tous les services qu'elle pourrait nous rendre.

M^{me} MOUETTE. — Octavie ne perd pas son temps.

BRIGITTE. — Evidemment, elle s'occupe! Mais elle s'occupe à des babioles!

M^{me} MOUETTE. — Elle surveille le linge, elle fait tous nos raccommodages. Ça n'est pas peu de chose, puisque nous sommes trois femmes ici.

BRIGITTE. — Sait-elle coudre, oui ou non?

M^{me} MOUETTE. — Moi, je trouve qu'elle coud très bien!

BRIGITTE. — Moi aussi!

M^{me} MOUETTE (soulagée). — Je suis heureuse de te l'entendre dire.

BRIGITTE. — Mais, justement, je voudrais, puisque j'ai la direction de la maison en ce moment, employer Octavie à des travaux plus sérieux. Ainsi tu m'as dit que Simone s'était commandé deux tailleurs chez Boivin... Eh bien, Octavie aurait parfaitement pu les faire.

M^{me} MOUETTE (levant les bras au ciel). — Des tailleurs... Octavie!...

BRIGITTE. — Pourquoi pas, puisqu'elle sait coudre?...

M^{me} MOUETTE. — Mais, ma pauvre Brigitte, ça n'a aucun rapport! Comme tu es restée enfant, ma petite!... Octavie peut me rafraîchir une robe, faire une blouse à ta sœur ou à toi, doubler une jaquette... Et c'est déjà une grande économie! Mais confectionner un tailleur!... Je dirais cela, moi qui suis une vieille femme sans coquetterie, passe encore! Mais toi qui es jeune, élégante, et qui sais ce que c'est qu'une femme bien habillée!...

BRIGITTE. — Octavie va pourtant me faire un tailleur, à moi!...

M^{me} MOUETTE (stupéfaite). — Octavie te fait un tailleur!

BRIGITTE (triumphante). — Oui, maman! Je lui ai donné mon modèle de chez les sœurs Matico. Il n'y a aucune raison pour que ça ne soit pas très bien.

M^{me} MOUETTE. — Je tremble!

BRIGITTE. — J'ai acheté du jersey de soie admirable à 45 francs le mètre, et un

amour de broderie pour le col et les manches...

M^{me} MOUETTE (effrayée). — Et Octavie a coupé dans tout ça!

BRIGITTE. — Oui, maman!

M^{me} MOUETTE. — Octavie ne connaît pas le premier mot de la coupe.

BRIGITTE. — Quand on sait coudre, ça ne doit pas être très difficile. Si je savais coudre, je ferais mes robes moi-même!

En le confiant à Octavie, mon tailleur ne me reviendra pas à plus de 400 francs.

M^{me} MOUETTE. — C'est le prix que Simone paye les siens. Et ils sont parfaits.

BRIGITTE. — Le mien aussi.

M^{me} MOUETTE (résignée). — Espérons-le!...

BRIGITTE. — Tu vas en être convaincue! Octavie a beaucoup travaillé tantôt. Je dois pouvoir faire un premier essayage. Tu vas te rendre compte par toi-même que mon système est excellent.

M^{me} MOUETTE. — J'en serai ravie! Faisons venir Octavie, et voyons un peu comment elle s'en sera tirée.

Bientôt après, Octavie entre dans la chambre de Brigitte, qui, en pantalon court, attend devant sa grande armoire à glace. Toute la lumière est donnée. Octavie, une petite brunette infiniment timide, porte sur son bras des pans d'étoffe à peine assemblés. Brigitte commence à entrer dans la jupe, et Octavie, à genoux, se met en devoir d'épingler. Le moment est solennel! Il est incontestable que cette jupe est trop courte, beaucoup trop courte. Mais comme Mme Mouette vient d'en faire l'observation, Brigitte répond, péremptoire: « C'est la mode! Une jupe n'est jamais trop courte! » Malheureusement, la jupe n'est pas seulement trop courte, elle est trop étroite; elle se plisse et remonte sur les hanches; on ne peut pas l'agrafer.

M^{me} MOUETTE (à Octavie). — Donnez du jeu aux hanches, ma fille. Donnez toute l'étoffe!

OCTAVIE. — Je n'en ai pas, madame! C'est coupé très près!...

M^{me} MOUETTE. — Vous n'avez rien laissé?

OCTAVIE. — Non, madame!...

M^{me} MOUETTE (inquiète). — Qu'allons-nous faire, alors?

BRIGITTE (qui devient nerveuse). — Nous verrons ça tout à l'heure. C'est une étoffe très souple, qui prendra ma forme!

OCTAVIE (timidement). — On pourra, peut-être, mettre deux petites pointes sur les côtés!... Ça ne se verrait pas sous la jaquette!...

M^{me} MOUETTE (les bras au ciel). — Deux petites pointes!...

BRIGITTE (crânant toujours). — Essayons la jaquette!

C'est un désastre: la taille est trop basse; le dos fait une poche; le col tombe! Par-dessus, il faut tirer de toutes ses forces pour faire joindre les bords du corsage, qui prend aussitôt l'aspect d'un accordéon.

M^{me} MOUETTE (désespérée). — Mon Dieu!... Qu'avez-vous fait là, toutes les deux!...

OCTAVIE (qui est près de pleurer). — J'ai pourtant copié le modèle, madame!

BRIGITTE (la voix saccadée). — Il est sûr que ça ne va pas bien! Y a-t-il un remède?...

M^{me} MOUETTE. — Quel remède veux-tu chercher? Tout cela est coupé trop étroit!... Si encore c'était coupé trop large!...

OCTAVIE (qui pleure). — Et puis, aussi, en voilà une sale étoffe! Ça se tire dans tous les sens!...

BRIGITTE (forcée de se rendre à l'évidence, et sur un ton sévère). — Octavie, vous êtes une petite maladroite!

OCTAVIE. — Mais... madame!...

BRIGITTE. — Quand on est incapable de faire un travail, on ne l'entreprend pas!...

OCTAVIE (avec volubilité). — Je ne voulais pas, moi! C'est Madame qui a voulu! Moi j'avais bien trop peur de ce qui arrive!...

BRIGITTE (en colère). — Taisez-vous! Vous venez de me faire perdre 400 francs! Et allez-vous-en vite avec tout ça!... C'est autant d'étoffe gâchée!... Vous êtes une petite malheureuse!... (Octavie se sauve en pleurant; Brigitte, furieuse, se retourne vers sa mère). Eh bien, je ne te félicite pas! Ta cuisinière est une mазette, et ta femme de chambre une imbécille!...

M^{me} MOUETTE (essayant de calmer sa fille). — Brigitte, réfléchis un peu!...

BRIGITTE (exaspérée). — Seulement, au moins, je le sais! J'ai, au moins, gagné de le savoir en dirigeant ta maison! Quand j'aurai retrouvé la mienne, après la guerre, je peux bien t'assurer que ça ne se passera pas comme ça!

Brigitte passe vivement dans son cabinet de toilette.

M^{me} MOUETTE (seule). — Ah! les jeunes femmes!

Pierre VALDAGNE.

Le renouvellement des coupons de titres russes

La cessation du paiement des coupons de titres russes, a soulevé la question de savoir, au cas où l'Etat français consentirait les avances de trésorerie utiles à la reprise du service de la dette en souffrance, quelle serait la situation des porteurs dont les feuilles de coupons sont épuisées et n'ont pas été renouvelées.

Répondant à ces préoccupations, le ministre des Finances fait connaître que les établissements chargés du service des titres russes ont payé les intérêts échus jusqu'au 31 mars, en estampillant les récépissés ou talons aux mains des porteurs. Ces titres ont donc été placés sur le même pied que les titres pourvus de coupons. La création de feuilles de coupons nouvelles n'a pas eu encore à être envisagée.

La question des effectifs

La commission du budget a entendu hier M. Abrami, sous-secrétaire d'Etat à la Guerre, sur les crédits concernant les effectifs. Elle a terminé ensuite l'examen des crédits provisoires applicables au 3^e trimestre de 1918, en ce qui concerne les dépenses militaires et les dépenses exceptionnelles des services civils.

M. Clemenceau sera entendu, d'autre part, par la commission de l'armée, sur la question des effectifs.

On a parlé des loyers hier à la Chambre

Courte séance, hier, à la Chambre. A l'ordre du jour était inscrit l'examen de la demande de discussion immédiate d'une proposition de loi de M. Levasseur, ayant pour objet de rendre applicable à tous les baux et locations verbales la loi du 9 mars 1918 sur les loyers.

Si on ne modifiait pas la loi sur ce point, disait M. Levasseur, les réfugiés et les mutilés, qui ont été obligés de contracter des engagements de location pendant la guerre, ne pourraient en bénéficier.

M. Nail fit observer qu'il s'agissait d'une loi qu'il a été difficile de faire aboutir, et sur laquelle les Chambres n'ont réussi à se mettre d'accord qu'après trois années de discussion.

Elle est aujourd'hui promulguée, dit le garde des Sceaux; les commissions arbitrales ont commencé à fonctionner en province et ont donné de bons résultats. A Paris, c'est seulement en juillet que les commissions pourront être saisies. Au moment où cette loi va entrer en application, est-il prudent d'y faire une première brèche?

M. Nail déclara qu'il était d'ailleurs disposé à adresser aux commissions arbitrales une circulaire les invitant à apprécier tous les faits nouveaux qui ont pu se produire depuis le début de la guerre et à donner ainsi satisfaction à M. Levasseur. Il ajouta que si l'expérience démontrait la nécessité de modifier la loi, le gouvernement prendrait l'initiative de cette modification.

Devant cette déclaration, M. Levasseur retira sa proposition.

La Chambre adopta, d'autre part, une proposition de résolution de M. Antoine Borrel tendant à la création d'une commission de contrôle pour l'approvisionnement, la répartition et la consommation des essences et carburants pour automobiles dans les zones des armées et de l'intérieur, avec un amendement de M. Barthe invitant, en outre, le gouvernement à faire procéder à des expériences pour l'emploi de l'alcool comme carburant et à présenter dans le plus bref délai un rapport sur les résultats obtenus. — LÉOPOLD BLOND.

Le Sénat discute la loi de finances

Le Sénat a abordé, hier, l'examen de la loi de finances.

Après M. Millies-Lacroix, rapporteur général, M. Tournon est intervenu pour s'étonner que l'on ne se soit pas efforcé de comprimer les dépenses en même temps que l'on établissait des recettes.

Un budget de dépenses de 8 milliards n'a été réduit par la Chambre que de 38 millions, a fait observer le sénateur de l'Aisne.

M. Tournon déplora qu'on ait voulu, en temps de guerre, créer des impôts nouveaux qui ne tiennent pas suffisamment compte des habitudes et de la mentalité des contribuables.

Examinant ensuite les modifications proposées au fonctionnement de l'impôt sur le revenu, il fit observer qu'en Angleterre le tour de vis est pour tout le monde, alors qu'on ne l'applique chez nous qu'à la minorité.

De cette façon, dit-il, vous n'arriverez jamais à rendre l'impôt productif. Le système anglais donne 5 milliards pour les cédules et 475 millions pour la super-taxe. Vous voyez que c'est dans les cédules, où il n'y a pas d'abattement, qu'on trouve la plus grande partie des ressources.

M. Klotz demanda au Sénat de ratifier la transaction acceptée à la Chambre. Il indiqua que les taxes directes proprement dites produisaient 22 0/0 du total des ressources; les impôts sur la richesse acquise 23 0/0; l'ensemble des contributions indirectes, y compris les douanes, 55 0/0.

Il y a donc, dit le ministre, une proportion normale et équitable entre les taxes directes et les taxes indirectes.

M. Klotz montra plus loin l'effort réalisé: — En 1914, dit-il, les ressources fiscales s'élevaient à 4 milliards et demi; celles d'aujourd'hui s'élevaient à plus de 8 milliards, et elles portent en elles-mêmes un complément pour 1919 qui peut se chiffrer par près de 800 millions. Nous avons donc doublé les ressources fiscales de ce pays.

M. Jenouvrier signala la possibilité d'augmenter le taux des amendes prononcées par les tribunaux contre ceux qui « fraudent l'impôt ». Puis on vota les articles 2 à 9.

On continue aujourd'hui.

A l'ouverture, le Sénat avait adopté la proposition de loi de M. Louis Martin tendant à la création dans chaque localité d'un tableau contenant les noms de tous les enfants de la localité tombés au champ d'honneur et à l'établissement d'un Livre d'or des municipalités françaises.

PETITS CONSEILS

Lisa. — Demandez à Desvilles, pharm., 24, rue Etienne-Marcel, ses « Pilules de Gigerina » (12 fr. 50 le fl. 1/2, 7 fr. 50 le 1/2), qui vous feront maigrir rapidement. Pour détruire votre duvet, il vous donnera « Titania », à 3 fr. 60 fio.

Dolly. — Les dartres ont souvent une cause interne. Pour les dissimuler, un soupçon de cold cream et, par-dessus, de poudre de riz. Prendre de préférence la Poudre de Lucy, la plus veloutée, très adhérente et absolument hygiénique.

Mme S... — Ce qui nuit le plus à la peau, c'est l'emploi simultané de savons, crèmes, poudres, etc., de marques différentes et de compositions chimiques opposées. L'usage exclusif de la gamme des Préparations de beauté Héra (demandez leur opuscule, 83, rue de Chézay, Neuilly-Paris) obvie à tous ces graves inconvénients.

Le PAVILLON BLEU HOTEL-RESTAURANT A SAINT-CLOUD est toujours ouvert

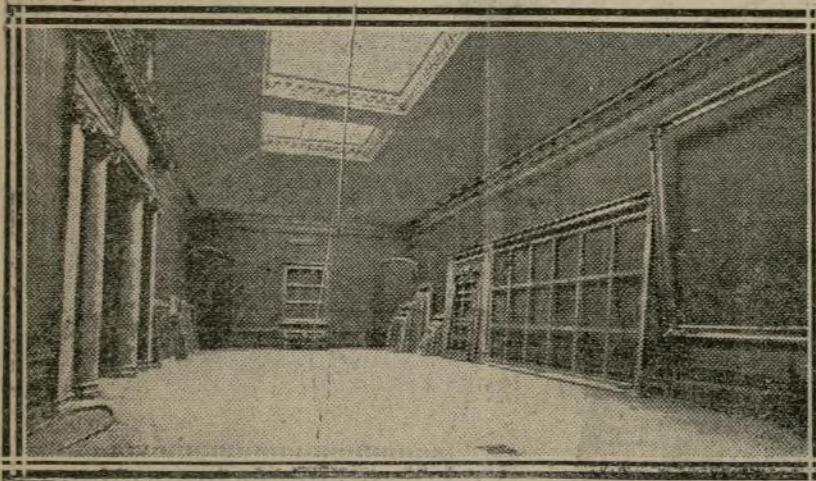
Son élégante clientèle y réside, déjeune et dîne à l'ombre des arbres du beau parc de Lenôtre, sans soucis des gothas. — Téléph. 23. — Garage

Toutes ces soyeuses chevelures doivent leur luxuriance à la LOTION capillaire HÉRA qui fortifie et assouplit les cheveux. Vous trouverez son secret en demandant à HÉRA, 83, rue de Chézay, Neuilly-Paris, sa jolie brochure illustrée.

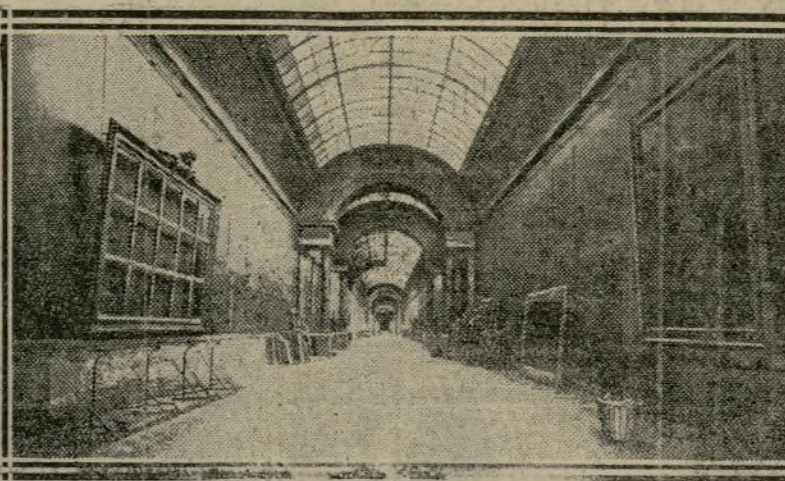
MALACEINE
POUDRE DE RIZ

Collection
de guerre
:unique:**LE MIROIR****EXCELSIOR****LA SCIENCE** Magazine
ET LA VIE scientifique

LES TRÉSORS DU MUSÉE DU LOUVRE ONT ÉTÉ DÉMÉNAGÉS OU MIS A L'ABRI



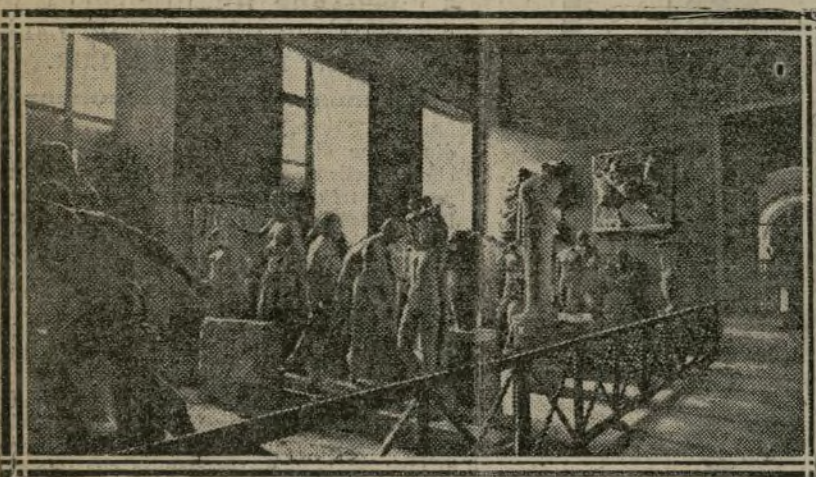
LA SALLE VAN-DYCK



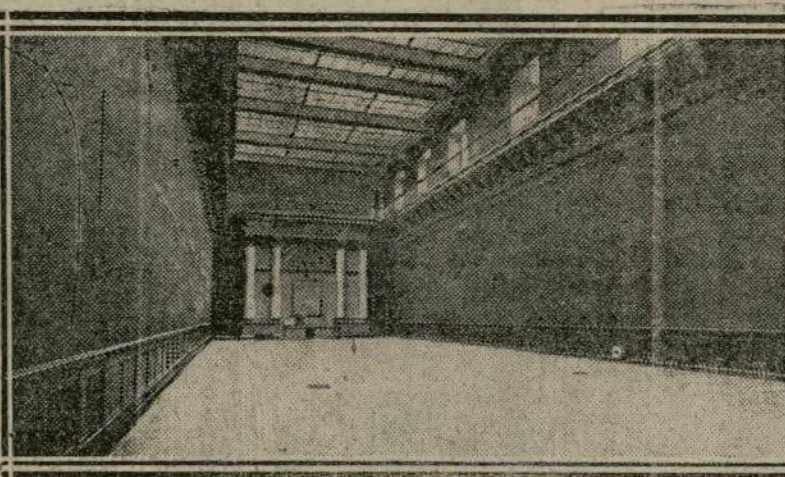
LA GRANDE GALERIE



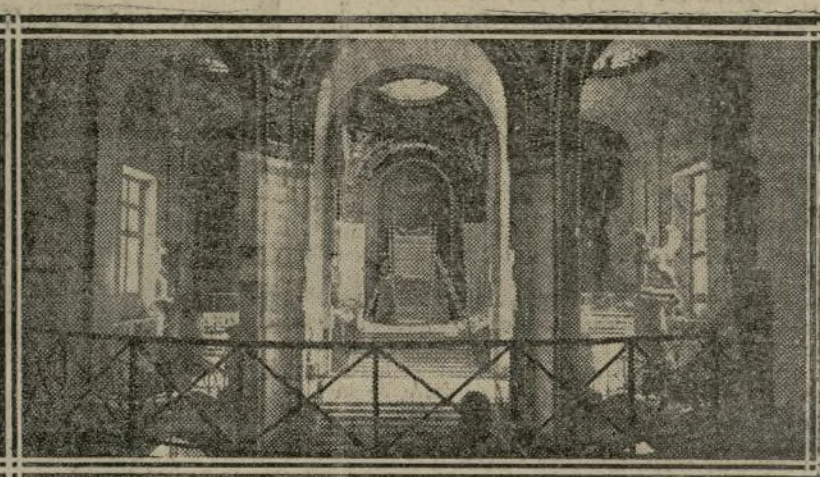
LA SALLE RUBENS



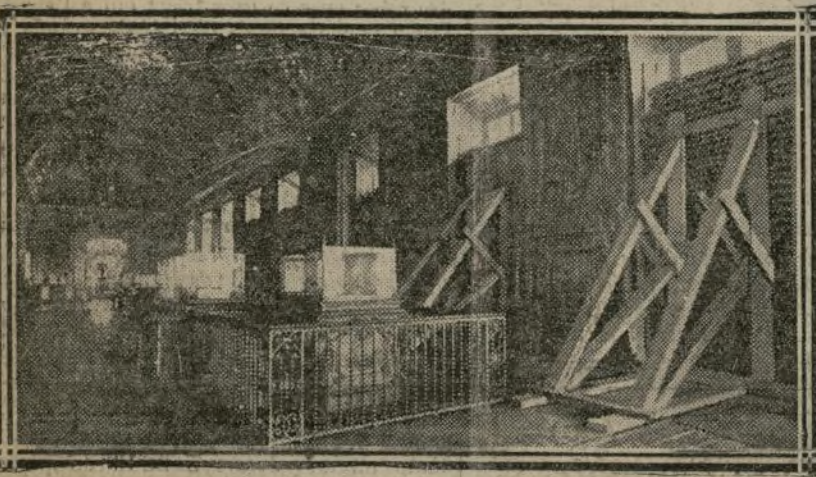
LES ANTIQUES DANS UNE SALLE VOUTÉE



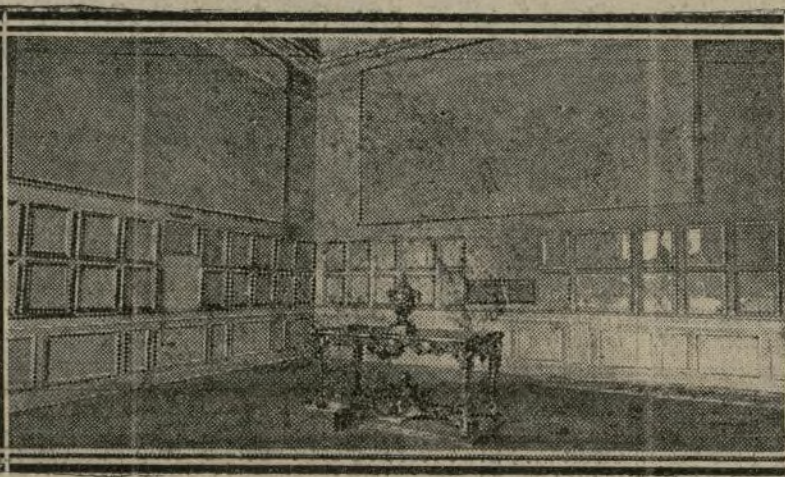
LA SALLE LAS-CASES



LA "VICTOIRE DE SAMOTHRACE" SOUS LES SACS



LA GALERIE D'APOLLON



UNE SALLE DES ESTAMPES



UNE SALLE D'AMEUBLEMENT

Les raids de gothas et le bombardement de Paris par le canon monstre faisant courir de sérieux dangers à notre grand musée national, il a fallu songer à mettre à l'abri les chefs-d'œuvre qui y sont accumulés. On s'y est employé avec un zèle et une énergie

dont nos photographies donneront une preuve tangible. Les galeries où l'on pouvait contempler des tableaux de toutes les écoles et de tous les temps sont devenues des déserts. Quant au peuple des statues, il a été rassemblé dans de solides salles voûtées.

THEATRES

La « Cléopâtre » de M. André Gide. — Une matinée de bienfaisance devait être donnée à la Comédie-Française, et les lettres se rejoignent à la première représentation d'un acte de Cléopâtre de Shakespeare, dans le texte inédit de M. André Gide. Mais ce gala vient d'être reporté au début de la saison prochaine.

TH. DES VARIÉTÉS

A l'occasion du centenaire de Gounod. Demain samedi, à 3 heures. **GRAND CONCERT SYMPHONIQUE** avec le concours de Mlle Ketty Lapeyrette et de M. André Lévy; 70 exécutants, sous la direction de M. F. Ruhlmann.

Tous les soirs, à 8 h. 1/4, l'immense succès. **LE PETIT SAC**

OLYMPIA

Tous les jours. EN MATINÉE ET EN SOIRÉE. **SPECTACLE DE MUSIC-HALL.** 13 VEDETTES ET ATTRACTIONS et un sketch décapitant. **LE COUP DE L'ALERTE** Aujourd'hui, renouvellement du spectacle.

GAUMONT PALACE

CONSCIENCES Grand drame avec MOLLY INTYRE. **LES MILLIONS DE LA BONNE** Cinéma-vaudeville GAUMONT. Locat. 4, r. Forest. Tél. Marc. 16-73. Ouverte vendredi, samedi et dimanche. La salle la plus confortable de Paris.

LA JOURNÉE :

Comédie-Française, 7 h. 45, L'ami des femmes. Opéra-Comique, relâche; demain, 7 h. 30, Madame Butterfly. Variétés, 8 h. 15, Le Petit Sac. Antoine, 8 h. 30, M. Bourdin, professeur. Athénée, 8 h. 30, La Dame de chambre. Renaissance, 8 h. 30, Le Coup de fouet. Scala, 8 h. 30, Le Papa du régiment. Th. Michel, 8 h. 50, A votre santé. Grand-Guignol, 8 h. 30, Au Rat mort, le Triangle. Déjazet, 8 h. 15, L'enfant du miracle. Th. des Arts, 8 h. 30, La Fille de Mme Angot. SPECTACLES DIVERS Folies-Bergère (Gut. 02-50), 8 h. 30, la revue Quand même! Samedi et dim., matinée, Olympia (Centr. 44-68), t.l. jours, mat. et soir. Spect. de music-hall : vedettes, attract. Sketch. CINEMAS Gaumont-Palace, 8 h. 15, Consciences, avec Molly Intyre; les Millions de la bonne.

Pour la pêche maritime

Le Journal officiel publie un arrêté de M. Bouisson, commissaire aux Transports maritimes et à la Marine marchande, créant des inspecteurs commerciaux des pêches chargés d'étudier sur place toutes questions d'ordre commercial intéressant l'industrie des pêches maritimes, et de déterminer les mesures propres à développer la production de la pêche et à faciliter le transport du poisson, son utilisation et sa vente.

Bourse de Paris du 13 juin 1918

VALEURS	Cours précédent	Cours du jour	VALEURS	Cours précédent	Cours du jour
PARQUET			Actions		
5 0/0 non libéré	88 05	88 05	Del. Fene. 1885	362	366
5 0/0 libéré	76 75	76 75	— 1886	396	401
4 0/0 amort.	60	60	— 1887	210	214
3 1/2	88 75	88 75	— 1888	410	414
Tun. 1882	320	323	— 1889	349 50	348 75
Afrique Occident.	337	338	— 1890	319 50	317 50
1889	541	541	— 1891	1168	1165
1891	373 25	373	— 1892	750	745
1893	273	274 50	— 1893	930	932
1894	305 50	305	— 1894	932	932
1895	273	272	— 1895	700	700
1896	273	273	— 1896	1170	1170
1897	273	273	— 1897	534	534
1898	273	273	— 1898	485	485
1899	273	273	— 1899	1869	1850
1900	273	273	— 1900	4875	4900
1901	273	273	— 1901	160	160
1902	273	273	— 1902	747	747
1903	273	273	— 1903	375	375
1904	273	273	— 1904	375	375
1905	273	273	— 1905	375	375
1906	273	273	— 1906	375	375
1907	273	273	— 1907	375	375
1908	273	273	— 1908	375	375
1909	273	273	— 1909	375	375
1910	273	273	— 1910	375	375
1911	273	273	— 1911	375	375
1912	273	273	— 1912	375	375
1913	273	273	— 1913	375	375
1914	273	273	— 1914	375	375
1915	273	273	— 1915	375	375
1916	273	273	— 1916	375	375
1917	273	273	— 1917	375	375
1918	273	273	— 1918	375	375

METALLS A LONDRES. — La tonne de 1.016 kilos : Cuivre Chili, disp. 110, liv. 3 mois 110; électrolytique 123; étain, compt. 320, liv. 3 mois 329; plomb anglais, 29 1/2; zinc, compt. 34; argent (l'once), 47 d. 7/8.

A VENDRE CAUSE DEPART AUX ARMEES **RENAULT 20 HP** TORPEDO 6 places. Eclairage électrique. Ecr. M. de Caldain, 18, av. Bosquet. Interm. s'abst.

Disponible de suite **"LE MEILLEUR CIRAGE A LA CIRE"** **"LE TIGRE NOIR"** 3 grandeurs de boîtes : A.B.C. JACK, 67, rue Rochechouart, PARIS

La documentation sur la guerre la plus complète et la plus exacte est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à nos bureaux.

LES REPAS sur le FRONT

Maison Centenaire Fondée par APPERT en 1812. Chevalier-Appert fournisseur de l'Intendance, a donné son nom au procédé de fabrication des conserves pour l'Armée. Appréhendez ses plats froids : Bœuf à la mode. Tête de veau Albigeoise. Salade Châtelaine. Gros: 30, Rue de la Mare, Paris, xx^e Cat. Franco.

Château de la Côte d'Alais (B. d. R.) v. sa r. huile

table 54 f. blanche 52 f. bidon 10 l. 1^{er} gar. c. rem. M. Votto, 76, r. St-Savinien, Marseille.

FORCES INCONNUES

Avec la BAYONNETTE, expéditive à l'essai, vous pouvez soumettre une personne à votre volonté, même à distance. Dem. à M. STEFAN, 92, Bd St-Marc, Paris son livre N° 29. GRATIS.

LA RAQUETTE

la moins chère, la plus solide la plus légère. 42, rue de la Harpe, W. ALLEN, Étienne-Marcel.

PASTILLES MIRATON

Constipation. 2.50 CHATELGUYON 2.50

SAVON "Le Pliant"

Pour Prix et Conditions écrire SAVONNERIE PROVENCALE — MARSEILLE, St-JUST.

AVOCAT

10 fr. Consult. rue Vivienne, 51, Paris. Divorce. Annulation religieuse. Réhabilitation d'ancien de France.

Procès. Sujets confidentiels. Enquêtes discrètes (32^e année).

LES PRODUITS DES FERMES. Un poulet de gr. prêt à rôtir; un morceau de porc salé; un demi-kilo de beurre fin; 6 œufs à la coque; un pot de délic. mûlles du Mans; un fromage du pays; des fruits de saison. Livraison rapide, fco. contre mandat 13 fr. 50. Taupin, château de l'Abbaye, Vibraye (Sarthe). Prix spécial pour vente en gros.

Crème EPILATOIRE Rosée L'ÉPILIA — du Dr SHERLOCK. SPÉCIALE POUR ÉPIDERMES DELICATS. Une seule application détruit en quelques minutes POILS et DUVEYS du visage ou du corps. Rend la peau blanche et veloutée. Flac. 6 fr. mandat ou timb. Env. discr. 8, rue de Valenciennes, Paris.

1^{re} VENTE SUR SOUMISSIONS CACHETÉES

Chaque voiture, motocyclette ou pièce détachée formant un lot distinct, de : **117 AUTOMOBILES MILITAIRES RÉFORMÉES** pouvant être immédiatement mises en service

25 MOTOCYCLETES — 1 CHANGEMENT DE VITESSE — 3 DIRECTIONS

2^{me} VENTE AUX ENCHÈRES PUBLIQUES

Chaque voiture ou pièce détachée formant un lot distinct, de : **60 VEHICULES AUTOMOBILES RÉFORMÉS**

10 MOTEURS 40 CHANGEMENTS DE VITESSE, 20 PONTS-ARRIÈRE avec Roues, 40 ESSIEUX av., DIRECTIONS, LEVIERS, etc., etc.

EXPOSITIONS 1^{re} Vente au CHAMP DE MARS (emplacement de l'ancienne Galerie des Machines), du 7 au 21 juin, période pendant laquelle des soumissions seront reçues. — 2^e Vente à VINCENNES (CHAMP DE COURSES), Seine, du 9 au 23 juin 1918.

L'ADJUDICATION sera prononcée pour la 1^{re} vente au CHAMP DE MARS, le 22 juin; pour la 2^e vente à VINCENNES (CHAMP DE COURSES), le 24 juin.

AMATEURS, CONSULTEZ LES AFFICHES

TOUT l'hypnotisme p^r réussir en tout. Notice 0.20. F. Fillâtre, éditeur, Cosne (Allier).

GOUTTES DES COLONIES

DE CHANDRON CONTRE MAUVAISES DIGESTIONS, MAUX D'ESTOMAC, DIARRHÉE, DYSENTERIE, VOMISSEMENTS, CHOLÉRIE

PUISSANT ANTISEPTIQUE DE L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN

DANS TOUTES LES PHARMACIES VENTE EN GROS : 8, Rue Vivienne, Paris.

VOIES URINAIRES

Maladies de la PEAU l'eczéma, le psoriasis, l'impetigo, l'herpès, le pityriasis, le lichen, le pruritus, le favus, le tinea, le trichophyton, le microsporum, le dermatophyton, le candida, le cryptococcus, le histoplasma, le blastomyces, le sporothrix, le coccidioides, le cryptococcus, le histoplasma, le blastomyces, le sporothrix, le coccidioides.

VOULEZ-VOUS GUÉRIR ET GUÉRIR RAPIDEMENT

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT. Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volunard.

Femmes qui souffrez

de Maladies Intérieures, Métrite, Fibrome, Hémorragies, Ovarite, Tumeurs, etc.,

REPRENEZ COURAGE car il existe un remède incomparable qui a sauvé des milliers de malheureuses condamnées à un mariage perpétuel, un remède simple et facile, qui vous guérira sûrement, sans poisons ni opérations, c'est la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

FEMMES QUI SOUFFREZ, auriez-vous essayé tous les traitements sans résultat, que vous n'avez pas le droit de désespérer. Vous devez, sans plus tarder, faire une cure avec la Jouvence de l'Abbé SOURY.

La Jouvence de l'Abbé SOURY c'est la santé de la Femme.

FEMMES QUI SOUFFREZ de règles irrégulières accompagnées de douleurs dans le ventre et les reins; de Migraines, de Maux d'Estomac, de Constipation, de Vertiges, d'Étourdissements, de Varices, d'Hémorroïdes, etc.,

Vous qui craignez la Congestion, les Chaleurs, Vapeurs, Étourdissements et tous les accidents du RETOUR D'ÂGE, employez la Jouvence de l'Abbé SOURY, qui vous guérira sûrement.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY se trouve dans toutes les Pharmacies : le flacon, 4 fr. 25; franco gare, 4 fr. 85. Les quatre flacons, 17 fr. franco contre mandat-poste adressé à la Pharmacie MAG. DUMONTIER, à Rouen.

Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.

Bien exiger la Véritable **JOUVENCE de l'Abbé SOURY** avec la signature Mag. DUMONTIER.

(Notice contenant renseignements gratuits) 291